

**Essai sur l'action de l'air dans les maladies contagieuses, : qui a remporté le prix proposé par la Société royale de médecine ; / par M. J.J. Menuret.**

**Contributors**

Menuret de Chambaud, Jean Jacques, 1733-1815.  
Société royale de médecine (France)

**Publication/Creation**

A Paris, ... : Rue et Hôtel serpente, M.DCCLXXXI.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/tna5g53t>

**License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

/MEN

# ESSAI

SUR L'ACTION DE L'AIR

DANS LES MALADIES CONTAGIEUSES.

THE  
LIBRARY  
OF THE  
MUSEUM  
OF  
COMPARATIVE ZOOLOGY  
AND ANATOMY  
HARVARD UNIVERSITY  
CAMBRIDGE, MASS.

PLATE 1

THE  
FACTORY  
OF THE  
MUSEUM

ESSAI  
SUR L'ACTION DE L'AIR  
DANS LES MALADIES CONTAGIEUSES,  
Qui a remporté le Prix proposé par la  
Société Royale de Médecine ;  
PAR M. J. J. MENURET ;  
Associé regnicole de la même Société, &c. &c. &c.

---

*Ne quid falsi audeas, ne quid veri non audeas.*  
Cicer.

---



A PARIS,  
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

---

M. DCC. LXXXI.

*Sous le Privilège de la Société Royale  
de Médecine.*



---

SEANCE PUBLIQUE de la Société  
Royale de Médecine , tenue au  
Louvre le Mardi 15 Février  
1780.

LA Société avoit proposé dans sa séance publique du 23 février 1779 , pour sujet d'un prix de la valeur de 300 liv.

*De déterminer par un nombre suffisant d'observations & d'expériences exactes , si les Maladies contagieuses , principalement la Petite Vérole , peuvent se transmettre par l'intermède de l'air.*

Ce prix , dont M. Raft , médecin à Lyon & associé regnicole de la Société , a bien voulu faire les frais , a été adjugé dans la séance publique du 15 février , à M. Menuret , médecin à Montelimar , & associé regnicole de la Société , Auteur du mémoire qui a été envoyé avec l'épigraphe suivante : *Ne quid falsi audeas , ne quid veri non audeas.*

Parmi les mémoires qui ont concouru , plusieurs contiennent d'excellentes observations. Il y en a deux sur-tout , que la Société croit devoir citer avec éloge. L'un porte pour épigraphe : *Experientia quandoque fallax , judicium difficile* ; l'autre , *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* : mais les auteurs s'étant trop écartés de la question , aucun n'a paru mériter l'*Accessit*.

---

## *Table des Matières.*

N<sup>os</sup>.

I. II.	Idée des maladies contagieuses.	
	Page	3.
III. IV.	Moyens de la contagion, miasmes.	3. 4.
V. VIII.	Nature des miasmes.	4. 7.
IX. XVI.	Leur analogie avec les semences végétales.	7. 15.
XVII. XX.	Préjugés contre leur transmission par l'air.	15. 18.
XXI. XXV.	L'air dissolvant, excipient, véhicule de toute sorte de corps assez atténués pour s'y élever.	19. 22.
XXVI. XXXVI.	L'air excipient privilégié des corpuscules que la fermentation putride divise, des levains de maladies, des exhalaisons des animaux, distributeur des maladies épidémiques.	23. 34.
XXXVII. XLI.	Détails sur la peste, la plus contagieuse des maladies ; marche des miasmes pestilentiels, action de l'air dans leur transport & leur application.	34. 60.
XLII. XLIX.	Mêmes détails sur la petite	



N<sup>os</sup>.

vérole , la rougeole , leurs miasmes ,  
l'action de l'air , les dispositions qui en  
favorisent l'effet. Pages 60. 80.

L. Le succès des précautions confirme plu-  
tôt qu'il n'anéantit cette action & ces  
effets. 80. 84.

LI. LV. Les autres maladies dont l'air  
transmet la contagion. Leur manière  
de se répandre & de se communiquer,  
différente , ainsi que leur nature , de  
celles des affections contagieuses que  
l'air ne propage pas. Conclusion de  
l'ouvrage. 84. 94.

LVI. LX. Corollaire de l'ouvrage relatif au  
but de la question , au projet d'extirper  
la petite vérole. 95. 112.

---

**M**ESSIEURS LES COMMISSAIRES de la Société  
Royale de Médecine avoient nommé pour  
examiner un *Essai sur l'action de l'Air dans  
quelques Maladies contagieuses* , précédé d'une  
Préface ; par M. MENURET , associé regnicole :  
en ayant rendu un compte avantageux dans la  
Séance tenue au Louvre le 24 Octobre 1780 , la  
Compagnie a jugé cet Ouvrage digne de son Ap-  
probation , & d'être imprimé sous son Privilège ,  
sans cependant qu'elle entende prononcer sur  
l'opinion particulière que l'Auteur a adoptée.

*Au Louvre , ce 27 Octobre 1780 ,*

VICQ-DAZYR , Secrétaire perpétuel.



---

*SÉANCE PUBLIQUE de la Société  
Royale de Médecine, tenue au  
Louvre le Mardi 29 Août  
1780.*

**L**A Société propose pour sujet d'un second prix, qui sera distribué dans la séance publique du premier mardi après la Fête de Saint-Louis 1782 ,

*D'exposer la nature, les causes, le mécanisme & le traitement de l'Hydropisie, & sur-tout de faire connoître les signes qui fixent d'une manière précise les indications des différens genres de secours appropriés aux divers cas & aux diverses espèces d'épanchement.*

Quoique cette question paroisse très-étendue, on ne demande point un traité complet de l'Hydropisie, on desire seulement réunir une nouvelle suite d'observations sur ce que la nature & le traitement de cette maladie présentent de plus difficile. Les personnes assez instruites pour s'occuper de ce travail, connoîtront aisément quels sont les points qui ont besoin d'être éclaircis.

Il importe sur-tout d'avoir les idées les plus positives sur les remèdes qui doivent être employés dans les différens cas. Les indications peuvent seules fixer ce choix. C'est donc vers la distinction des diverses espèces d'Hydropisie & de leurs complica-



tions ; c'est vers la recherche des signes capables d'en déterminer la nature , que l'on doit principalement diriger ses vues.

Ce prix, de la valeur de 300 livres , est dû à M. Menuret , associé regnicole à Montelimar. Les circonstances qui accompagnent ce bienfait , méritent d'être connues. M. Raft , associé regnicole à Lyon , avoit proposé un prix de la valeur de 300 livres , que M. Menuret a remporté , sur une question très-importante , relativement à la manière dont les maladies contagieuses se propagent. Content de la préférence dont il s'est rendu digne , & des honneurs académiques qu'il a obtenus , M. Menuret n'a point accepté la somme qui lui étoit destinée , & il l'offre aujourd'hui pour la valeur du prix dont nous avons publié le programme tel qu'il nous a été remis de sa part.

*On trouvera chez le même Libraire les Lettres ou Avis aux Meres , sur la petite vérole. — L'Eloge historique de M. Venel , par le même Auteur , & dans quelques mois une Dissertation sur le Vice cancéreux , suivie de différentes Observations ; par le même.*

---

---

P R É F A C E.

EN adoptant , en proposant la question qui fait le sujet de cet ouvrage , la Société royale de médecine a jugé qu'elle étoit intéressante & problématique , & que sa discussion pouvoit donner lieu au développement de vérités utiles & d'opinions contraires : par ce contraste d'idées opposées, la lumière doit ressortir avec plus d'éclat ; ainsi l'étincelle enflammée est excitée ou formée par le choc de la pierre & de l'acier.

On regarde donc comme encore indéterminé, *si les maladies contagieuses , principalement la petite vérole , peuvent ou non , se transmettre par l'intermède de l'air.*



On pense qu'il est possible d'adopter , sans absurdité , l'une ou l'autre de ces opinions ; & sans doute parmi les mémoires qui auront été présentés au concours , plusieurs auront été consacrés à faire prévaloir la négative ; peut-être leurs auteurs, entrant dans cette carrière avec des préjugés favorables , marchant sur les traces d'un petit nombre de médecins illustres , seront parvenus à donner à cette opinion quelque apparence de probabilité , ou du moins à intéresser par le sentiment.

Mais s'il est possible de soutenir , avec des lumières & de la bonne - foi , le pour ou le contre sur ce sujet important , la détermination n'est rien moins qu'indifférente à l'humanité ;

l'incertitude & l'indécision seroient nuisibles & déplacées : il n'en est pas ici comme de tant de questions oiseuses , qui divisent les écoles , à l'égard desquelles il est aussi difficile qu'inutile , de prendre & de fixer un parti. L'une des deux opinions est nécessairement d'une vérité-pratique ; l'autre d'une fausseté dangereuse.

C'est la cause du public qui est agitée ici ; l'objet ne peut être plus important , l'intérêt plus grand ni plus universel ; un jugement devient plus précieux & plus nécessaire ; mais il faut qu'il soit réfléchi , motivé , décisif , irréfragable ; il faut qu'il fixe les craintes , les irrésolutions du public intéressé ; il faut plus , il faut , avec des instructions lumineuses , une



détermination positive qui dirige exclusivement , à l'avantage de la société , le zèle & l'autorité des chefs de l'administration; il faut , par une conviction bien fondée , obtenir d'eux l'abrogation de ces réglemens nuisibles au commerce , à la liberté , à la sécurité dans quelques parties du royaume , ou réclamer l'étendue & la multiplicité de ces réglemens qui doivent entraîner , au moyen de quelques sacrifices , le bien inestimable de la santé générale. En un mot, il faut des principes sûrs pour servir de base à des loix qui prescrivent des assujettissemens , des contraintes & des peines. J'offre quelques pieces de ce procès intéressant; mais en présentant mes idées , je n'ai garde d'exiger un



v

acquiescement aveugle; & quand même le sentiment contraire prévaudroit, s'il étoit bien constaté, l'avantage immense qui en résulteroit pour la société, m'offriroit une indemnité bien satisfaisante.

Car enfin, s'il étoit vrai que l'air inaltérable, dans sa substance, fût aussi incapable d'admettre dans son sein des molécules étrangères, & de puiser, soit dans des lieux impurs, soit sur des corps affectés, aucun germe de maladie; si l'air qui environne les cloaques & les marais, qui enveloppe les charniers & les voiries n'est point imbibé, pénétré des exhalaisons putrides que l'odeur semble y attester; si la respiration & la transpiration des corps vivans ne répandent dans leur atmosphère



phère aucun principe qui en altère la pureté & la salubrité ; si les sujets malades n'exhalent pas des vapeurs plus nuisibles ; si des semences spécifiques de maladie ne peuvent s'élever de certains corps affectés dans l'air, s'y conserver avec leurs qualités propres, & par son moyen, s'introduire dans d'autres corps avec leur fécondité reproductive, &c. &c. &c.

Alors sans doute plus d'embarras pour les logemens, plus de choix dans les domiciles ; le goût & les commodités ne seront plus asservis à mille précautions gênantes ; les camps pourront être assis indistinctement dans des plaines humides ou sur des côteaux bien exposés ; on pourra sans crainte entasser les équipages dans les vaisseaux,



amonceler dans les cachots les malheureux & les criminels. L'humanité bienfaisante qui s'occupe à isoler les malades dans les hôpitaux , à multiplier , agrandir , aérer les prisons pour les rendre plus saines & plus analogues aux délits , prendra des soins inutiles & n'aura qu'un but illusoire ; ces réglemens relatifs aux inhumations & aux cimetières , dont le public reconnoissant , a si justement célébré la sagesse & les avantages , seront sans objet & sans utilité ; ceux qui prescrivent d'enterrer profondément les cadavres des pestiférés ne seront pas mieux fondés & plus conséquens ; il ne sera plus nécessaire de fuir les lieux infectés pour échapper à la peste , de faire à l'air de prétendues cor-



rections par les feux & les parfums : il suffira d'éviter soigneusement le contact des malades ou des personnes qui auront communiqué avec eux. La mère tendre qui tremble pour son fils dans une épidémie de petite vérole , n'aura qu'à le soustraire à tout attouchement suspect , & sûrement l'intérêt rendra cette précaution assez exacte. Les maisons d'inoculation pourront , avec un peu d'attention , rester dans l'enceinte des villes , dès qu'on ne craindra plus que l'air en transporte dans le voisinage les produits contagieux. Dans les camps infectés de la dyssenterie , la prudence n'exigera pas qu'on sépare les malades , qu'on leur affecte des latrines ; l'haleine empestée d'un scorbutique ne risquera pas



de répandre & de propager la maladie, non plus que la respiration purulente d'un pulmonique. Les craintes, les alarmes & les précautions qu'elles entraînent seront bannies à bien des égards. Heureuse sans doute la société, si l'atmosphère des malades & le commerce des méchans n'étoient pas contagieux & nuisibles!

Mais parmi les grands avantages que pourroit entraîner l'inaltérabilité de l'air, comptera-t-on la possibilité & l'espérance d'extirper & d'anéantir la petite vérole? Ce projet, comme celui de l'abbé de Saint-Pierre, fera-t-il autre chose que le rêve d'un homme de bien? & son exécution dépendant également du concours de tous les Souverains, fera-t-elle même aussi



praticable ? Il est difficile de le penser. Nous avons commencé la discussion de cet objet intéressant , indiqué les motifs & les raisons d'une détermination nécessaire à cet égard , dans la question que nous proposâmes ( en 1769 ) à la Société royale des sciences <sup>a</sup> ; nous demandions lequel des trois partis , ou d'attendre la petite vérole , ou de se soumettre à l'inoculation , ou de tâcher de l'éviter par l'extirpation , est plus fertile en avantages & sujet à moins d'inconvéniens ? Nous n'avons fait que répéter , à la fin de ce mémoire , pour remplir , dans toute son étendue , l'objet proposé , les mêmes moyens & les mêmes faits. Nous les avons présentés avec

---

<sup>a</sup> Voy. à la suite de l'Avis aux mères , ou lettres sur la petite vérole. Lyon , 1770.



franchise & simplicité, sans critique & sans humeur ; nous avons résisté à l'attrait séduisant d'étayer notre opinion par des raisonnemens, bien persuadés qu'ils ne sont rien moins que décisifs dans des questions de fait, & bien fondés à croire que quelque victorieux qu'ils parussent, les partisans de l'opinion contraire auroient la ressource des mêmes armes, & peut-être plus d'adresse & d'habileté à les manier. Nous avons même négligé, à dessein, de citer des expériences que tout le monde allègue, & que nous avons été souvent dans le cas de recueillir. Un habitant de la campagne arrive dans une ville où regne une épidémie de petite vérole ; la crainte lui fait éviter avec soin toute communication



avec les malades & avec toute autre personne suspecte de les avoir fréquentés ; à peine il ose respirer, & déjà le germe contagieux l'a atteint ; il l'emporte à son retour, & tarde peu à en éprouver les funestes effets. Nous avons bien senti qu'on pouvoit opposer que malgré la circonspection la plus exacte comme la plus intéressée, le campagnard en question aura pu toucher d'autres personnes, ou d'autres corps chez qui le miasme varioleux étoit inhérent & caché. Quoique peu vraisemblable, le contact médiat ne pourra jamais être jugé impossible, & la prévention décidera du degré de probabilité. Mais il résultera toujours de cette facilité qu'auront les germes contagieux de se répandre obscurément & à



l'infu de ceux qui les portent & les reçoivent, qu'il fera moralement impossible de fequestrer les variolés, de manière à empêcher les progrès & l'étendue de la contagion.

Mais s'il est bien démontré que tous les corps sont susceptibles d'être atténués par le mouvement, ou le feu, au point d'acquérir une légèreté spécifique, plus considérable que celle de l'air; si, dans cet état d'atténuation & de légèreté, ils ne peuvent s'élever & se répandre que dans l'air; si ce fluide universel, qui entoure le globe, en est le réceptacle unique, exclusif, le dissolvant de quelques-uns, le véhicule d'un plus grand nombre; si l'atmosphère est formée, sinon en totalité, du moins en très-grande partie, de



ces corps étrangers ; si ces corpuscules divisés y conservent encore leurs qualités & leur caractère propre , & peuvent se rendre sensibles à l'odorat , ou remarquables par mille effets différens ; si la corruption ou fermentation putride est le moyen le plus sûr , le plus général de subtiliser & sublimer ces molécules , & par conséquent la cause la plus active de la composition & de l'altération de l'atmosphère ; si cette fermentation qui , contenue dans certaines bornes , fait la vie des êtres animés , détermine l'évaporation continuelle qui a lieu chez eux par les transpirations cutanée & pulmonaire ; si ces émanations portent l'empreinte distinctive des corps sains & malades ; si des fièvres aiguës ,



qui consistent dans l'augmentation de cette fermentation, peuvent multiplier, ou spécifier ces émanations; si dans certaines maladies le germe morbifique qui les constitue, brisé par cette fermentation plus forte, exprimé en plus grande quantité par la chaleur & l'agitation qui en sont la suite, poussé à la peau par la tournure propre de la maladie, s'en détache par une exsiccation insensible qui le répand dans l'air, &c. &c. &c.  
(21—55.)

Alors un nouvel ordre de choses s'offre aux yeux des médecins & à l'attention du gouvernement; alors les précautions générales & particulières sur le choix d'un air libre & pur seront bien fondées; alors on reconnoîtra le concours heureux



de la justice & de la bienfaisance dans les réglemens qui tendront à garantir les citoyens & les soldats des effets bien constatés de la pourriture, dans ceux qui auront pour objet de prévenir les maux qui naissent de l'entassement des individus sains ou malades, dans les moyens recommandés pour procurer la plus exacte propreté, la circulation facile, la correction & le renouvellement continu de l'air dans tous les lieux où l'on est forcé d'en rapprocher un grand nombre, tels que les hôpitaux, les prisons, les vaisseaux, les ateliers, &c. On trouvera le même esprit & la même utilité dans cette police attentive qui relègue hors des villes tout ce qui peut être une cause de malpropreté & d'infection, dans les



ordonnances qui prescrivent l'isolement & la sequestration des soldats attaqués de maladies contagieuses, telles sur-tout que le scorbut & la dyssenterie, & qui font assigner, dans ces derniers cas, des latrines particulières & séparées, &c.

Alors aussi ces réglemens que l'éloquence & le zèle ont pu, dans quelques endroits, arracher au sentiment, sous le faux & spécieux prétexte de l'inaltérabilité de l'air, par les miasmes varioliques, & d'après le brillant & chimérique projet d'extirper la petite vérole, seront nuls & déplacés, il faudra en accorder l'abrogation aux justes réclamations de l'intérêt public, & empêcher que le commerce soit embarrassé d'entraves inutiles, la société chargée de fers



onéreux, & maintenue fans avantage dans un état habituel de gêne & d'alarmés.

D'un autre côté, ce sera un emploi louable pour les talens des ministres de la santé, un devoir sacré pour eux d'indiquer dans les pays qu'ils habitent les foyers de corruption, les sources habituelles de maladie que la négligence ou la cupidité y soutiennent; & l'autorité éclairée par eux pourra s'exercer à l'avantage réel de la société, par la proscription exacte & sévère des abus dont la durée & l'ancienneté ne font qu'augmenter le dommage & le danger; ils pourront, ils devront dire avec cette franchise & cette humanité, que les oppositions de l'intérêt ne peuvent effrayer:

Ici, de vastes plaines sont abreu-

vées par des eaux qui, faute d'écoulement, manquent aux arts, qu'elles pourroient, étant bien conduites & dirigées, servir & favoriser; elles annullent & dérobent à l'agriculture le terrain qu'elles occupent, & en crouissant sont, pour la ville & le voisinage, une pépinière d'insectes, de fièvres - tierces & malignes.

Là, par le défaut d'une digue, les eaux d'un torrent se débordent dans la ville, l'inondent; & après avoir menacé la vie & la fortune des citoyens, y laissent un limon qui les expose au danger plus multiplié des maladies.

Ici, les eaux pluviales, après avoir balayé les latrines, les fumiers, toutes les ordures de la ville, se réunissent sous ses murs dans de grands réservoirs, sans



issue. La putréfaction est accélérée par la qualité des eaux & la position du local : un peu de fumier qui en résulte , quelque bénéfice pour le propriétaire, deviennent la cause de l'infection & de la dévastation de tout un quartier.

Là , une police inexacte laisse subsister aux portes de la ville une voirie où les cadavres des animaux laissés sans sépulture , offrent un spectacle horrible , & répandent une puanteur aussi nuisible que détestable.

Ici , par un abus plus dangereux , des bouchers distribués dans les quartiers les plus peuplés , abandonnent à la pourriture les entrailles , le sang & les autres parties inutiles des bestiaux qu'ils immolent ; & multiplient , dans le centre d'une

ville , la faleté , l'infection & la maladie.

Là , le fumier , la boue , les immondices , les excréments entassés dans les rues , rendent le passage & l'habitation également incommodes & pernicioeux. On augmente encore dans bien des endroits ce désagrément & ce danger , en faisant servir les rues d'égout au résidu des distillations , aux eaux corrompues des filatures , aux lavages infects des corroieries , tanneries , &c. &c.

Dans ce royaume , heureux par sa position physique , par un sol fertile , par un climat tempéré , par un air pur , par de bonnes eaux ; plus heureux encore par sa constitution politique , par l'esprit de justice & d'humanité qui anime le souverain & ceux qu'il associe à l'ad-



ministration, il n'y a peut-être point de ville où l'on ne fût dans le cas de dénoncer de pareils abus, de faire observer des causes semblables d'altération dans l'air & d'insalubrité, & d'en marquer les malheureuses victimes ; mais il n'y a peut-être aucun endroit où ces foyers accidentels d'infection ne fussent susceptibles d'être anéantis avec autant d'avantage & de facilité qu'on en a rencontré à l'égard des cimetières ; par-tout on peut offrir le remède à côté du mal ; sans doute il suffira que l'un & l'autre soient connus : & sur quel objet plus important la bienfaisance & l'autorité pourroient s'exercer, que sur celui qui intéresse la santé générale , le premier & le plus précieux des biens ?

C'est donc au gouvernement

à faire éclaircir, constater, fixer l'opinion dans ce genre, parce que lui seul peut prescrire des démarches, faire des réglemens, supprimer les abus, corriger les vices, & employer, au secours de la santé publique, les loix & l'autorité. Ces objets, ainsi que l'hommage du mémoire qui en contient le germe & peut-être la solution étoient, à plus d'un titre, dévolus au ministre de l'humanité, qui ne cesse de s'en occuper pour la soulager, qui suit avec intérêt le malheureux, dès l'instant de sa naissance, dans toutes les classes de l'infortune, dans l'abandon, dans la misère, dans la maladie, dans les fautes, & jusque dans le crime; cherchant par-tout à lui adoucir l'horreur de son état, & tâchant sur-tout d'empêcher ou de dimi-



nuer les maux physiques & moraux, suites nécessaires de l'entassement, effets inévitables d'un air corrompu par différentes causes. Mais, ce ministre aimable & modeste, généreux sans ostentation, bienfaisant avec équité, répugne à tout hommage public, refuse les applaudissemens dus à la vertu, veut jouir de la vénération & de la reconnoissance générale, sans en recevoir les tributs, aimant mieux lire sur les visages contens, dans les cœurs heureux de ses bienfaits, l'impression qu'elle y fait, que sur des monumens ou dans des écrits. Je respecterai ses goûts & sa volonté, mais j'aurai satisfait la justice & le sentiment.






*ESSAI*  
SUR LA QUESTION PROPOSÉE  
PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE  
DE MÉDECINE.

*Déterminer par un nombre suffisant d'observations & d'expériences exactes, si les Maladies contagieuses, principalement la Petite Vérole, peuvent se transmettre par l'intermède de l'air?*

---

Ne quid falsi audeas, ne quid veri non audeas.  
*Cicer.*

---

ETTE question importante par ses conséquences, est indiquée par un médecin qui a déjà clairement manifesté son opinion à cet égard ; elle doit être discutée devant un tribunal, dont un des plus illustres mem-



bres a fait également connoître son sentiment, de la manière la moins équivoque & l'a étayé des preuves les plus frappantes , qu'une logique heureuse & l'amour de l'humanité a rendu plus séduisantes encore ; il semble qu'il n'y ait rien à ajouter à leurs efforts. Essayons cependant de traiter & d'approfondir cette matière ; & quand même la suite des observations nous conduiroit à un avis contraire , ne craignons point de le proposer , osons dire tout ce qui nous paroît vrai ; il n'en fera sûrement pas moins goûté par eux , & accueilli par une Société qui adopte sans partialité tout ce qu'elle juge marqué à ce coin & à celui de l'utilité publique qui en est inséparable , & qui fait proscrire sans intérêt tout ce qui ne porte pas cette double empreinte toujours précieuse , mais si nécessaire dans l'art de guérir , auquel elle est spécialement consacrée. Le célèbre citoyen de Genève se trouva dans une position moins favorable , lorsqu'il

osa avancer , soutenir , presque prouver l'inutilité & le danger des sciences , devant des juges qui avoient su anéantir son opinion paradoxale par des expériences utiles , & qui faisoient servir leurs connoissances au bien & à la gloire de l'humanité.

I. On appelle maladies contagieuses celles qui sont susceptibles d'être communiquées & transmises du sujet affecté à celui qui ne l'est pas.

II. Il faut qu'une portion de matière portant l'empreinte & le germe de la maladie, soit détachée du corps malade & reçue par le corps sain , pour reproduire dans celui-ci la même nature & le même ordre de symptômes essentiels.

III. Ces corpuscules (2) qui sont le moyen de la contagion , ont été appelés par Hypocrate *αποκρισις νοσερῆς*, *morbida exalatio* , ou plus particulièrement *μιασματα miasmata* , miasmes : dénomination que l'usage a spécialement consacré , dans un sens cepen-



Voyez  
Galien ,  
Gorrée ,  
&c.

dant plus étendu que celui que Hypocrate leur assignoit (26).

IV. Ce n'est que par les effets qu'on a reconnu l'existence des miasmes (3) ; leur ténuité les a dérobés à la vue , l'acte physique de leur opération a été soustrait à tout examen & l'effet immédiat qui en a résulté , soit dans les humeurs ou sur les parties solides du corps , n'a pas été un moindre mystère.

V. La carrière la plus vaste & la plus libre a été ouverte à l'imagination ; ses écarts ont été multipliés à proportion de l'obscurité ; les discussions , les théories ont produit ou augmenté le doute , l'incertitude & l'erreur ; les uns ont osé nier l'existence des miasmes & par conséquent leur faculté contagieuse , parce qu'ils n'en concevoient ni l'essence ni la manière d'agir ; d'autres , tels que Cheyne, Sauvages, &c. leur ont attribué une nature alkaline volatile ; ceux-ci , comme Astruc ( spécialement pour la vérole ) , en a cru le levain acide ;



ceux-là , parmi lesquels Désault mérite d'être cité , ont prétendu que ces miasmes n'étoient autre chose que des vers ; enfans ordinaires de la corruption , comme les maladies contagieuses ces insectes ont été regardés comme les vrais auteurs & les seuls propagateurs de la contagion.

VI. Sans examiner ce que ces différentes opinions ( 5 ) peuvent avoir de plus ou moins spécieux & de plus ou moins probable , nous devons observer que , quelle que soit la contrariété qu'il y a entre l'idée de la contagion & le système des mécaniciens & des humoralistes , on ne peut méconnoître cette manière de se transmettre des maladies ; la gale, la rage, la vérole, &c. ne peuvent laisser le moindre sujet au doute ; il y a autant de certitude , quoique moins de clarté à l'égard de la peste , de la petite vérole , &c. La pratique seule de l'inoculation doit convaincre le pyrrhonien le plus entêté , & forcer le théoricien le plus systématique.



VII. Une communication plus ou moins immédiate & intime entre le sujet malade & le sujet sain , est suivie du même genre d'affection ; la spécification de la maladie qui en est l'effet, établit le caractère contagieux & la qualité exactement féminale du miasme.

VIII. D'après le tableau des maladies qui se répandent de cette manière, on est fondé à leur attribuer , sans se départir de l'observation , différens degrés de ténuité , d'activité & de volatilité ; la gale & la vérole ne se communiquent que par un contact immédiat , plus ou moins intime & connu ; les miasmes véroliques doivent être portés immédiatement du sujet affecté sur une partie dépourvue d'épiderme du sujet non affecté ; les miasmes pforiques exercent leur action même par-dessus l'épiderme, pourvu qu'ils y soient appliqués avec une certaine force ou par l'attouchement pressé du sujet galeux, ou par le frottement d'un linge qui seroit chargé de ces miasmes. La peste,



la petite vérole , la phthisie , la dyffenterie , &c. se transmettent sans attouchement intime ; le miasme s'échappe du corps affecté , s'attache à des corps étrangers , même bruts & inorganiques ; de là il passe à des corps organisés , & y produit son effet , c'est-à-dire , la maladie spécifiquement (7), la même que celle dont il est l'extrait & la semence. On trouve dans les maladies contagieuses aiguës , susceptibles d'être épidémiques , les miasmes distingués par cette ténuité & cette légèreté particulières ; les affections contagieuses chroniques présentent des miasmes plus lourds & plus inhérens.

IX. Au défaut des sens dont l'exercice est inapplicable , l'analogie doit être notre guide sur l'action & les effets des miasmes ; on n'en sauroit voir de plus marquée que celle qui se rencontre entre ces germes morbifiques & les semences végétales ; on ne connoît pas plus l'essence des unes que des au-



tres ; on ne fait point dans quel arrangement de la matière consistent la nature féminale , la faculté reproductrice ; on ne peut pas croire , avec Vanhelfmont , que ce soit une substance incorporelle ; l'action & les effets étant si matériels , l'énergie & l'activité des agens féminaux supposent une organisation , par conséquent une composition , ce qui exclut même l'idée , quoique plus probable , qu'ils sont les extrêmes des êtres matériels , & qu'ils sont sur la ligne qui sépare ces êtres de ceux qu'on appelle abstraits.

X. Quoi qu'il en soit , ainsi que les semences végétales , extrait concentré de la plante , déposées dans un terrain analogue & plus ou moins préparé , y reproduisent un végétal semblable en tout à celui qui a fourni la semence ; de même le germe contagieux & morbifique , appliqué à un corps analogue , convenablement disposé , s'y transforme , après des changemens successifs , en une



maladie absolument identique , propre à fournir une matière capable de la reproduire & de la multiplier dans d'autres corps où elle fera portée.

XI. Les semences , dans les deux cas (10) , éprouvent une sorte de mouvement intérieur , de fermentation intestinale , sensible par différens signes dans la terre & dans l'animal avant de se développer , ont ensuite un cours réglé & déterminé , fixe dans chaque espèce d'accroissement , de floraison , de fructification & de maturité , & complètent leur existence par la production des semences. Cette marche est sur-tout sensible dans les maladies aiguës , dans celles qui sont exanthématiques , moins évidente & cependant réelle dans les affections chroniques.

XII. Il y a dans les corps ainsi affectés , comme dans les plantes , des foyers de matière féminale & reproductive. Ce que les graines , les réceptacles , &c. sont dans celles-ci , les bubons le sont dans



les maladies pestilentielles , les boutons dans la petite vérole , les efflorescences écailleuses dans la rougeole , les ulcères , les pustules dans la vérole , les éruptions pforiques , dartreuses , &c. dans la gale , les dartres , &c. les agents séminaux , les germes contagieux y sont plus entassés , plus rapprochés , plus actifs , plus féconds.

XIII. Mais de même que bien des végétaux se reproduisent par la transplantation de leurs branches , de leurs tiges , de leurs rameaux , les maladies contagieuses peuvent se communiquer par le moyen des différentes humeurs autres que les foyers (12) ; ainsi une nourrice vérolée , transmet cette maladie à son nourrisson , quoique son sein n'offre que l'apparence flatteuse de la santé ; ainsi la chair d'un animal enragé , même après avoir été cuite , donne la rage à ceux qui ont la témérité ou l'inattention d'en manger , aussi sûrement que sa bave insérée par la morsure. Ainsi la transpiration



d'un varioleux a fourni une matière propre à l'inoculation.

XIV. En général les semences végétales doivent pénétrer sous l'écorce de la terre , qui en est comme l'épiderme , pour y subir la fermentation qui les développe ; il faut , pour favoriser la végétation de certaines plantes , des dispositions plus ou moins étendues , des cultures plus ou moins multipliées du terrain , & même des températures propices de la part de l'atmosphère ; quelques autres n'ont besoin que d'atteindre la surface de la terre ou de l'eau , pour y exercer leur faculté reproductive. On observe la même chose à l'égard des miasmes ou germes morbifiques ; il y en a dont l'action commence dès qu'ils ont atteint l'épiderme (8) ; plus souvent ils ont besoin que cette barrière soit ouverte pour qu'ils puissent agir. Le tissu animé de la peau est , pour ces semences malades , ce qu'est pour les autres une terre bien ameublie , humide & échauffée.



fée. La pratique variée de l'inoculation a concouru à démontrer qu'il falloit que le miasme variolique fût porté sous l'épiderme ou dans des parties qui en sont dépourvues pour le développement de sa féconde activité.

XV. Comme on voit certaines graines dégénérer & s'abâtardir dans des terrains mal disposés ou épuisés par la production de la même espèce, des bleds se charger en ivraie, &c. de même les miasmes contagieux dans des corps mal disposés ou qui ont perdu, par une épreuve de la maladie, la capacité de la contracter de nouveau, produisent des maladies irrégulières, mais qui ont un fonds de ressemblance avec la maladie courante; pendant les épidémies de petite vérole, on observe beaucoup de maladies qui ont, par leur marche ou par leurs symptômes, beaucoup de rapport avec elle; les gardes-malades qui soignent des varioleux, sont souvent chargés de fleurons ou de boutons analo-



gues ; la nécessité des dispositions pour l'exercice de la contagion , reconnue par tous les médecins, est confirmée par l'expérience de tous les jours. Ces dispositions sont relatives à la constitution du temps , à celle des corps (46 , 47) , & différentes suivant les maladies. De même aussi que les graines végétales , cueillies avant la maturité , ne produisent que des rejetons foibles & rabougris ; les germes contagieux, semés avant la perfection de la maladie , donnent un produit plus léger , ce qui pourroit être , comme quelqu'un l'a observé , un moyen d'abâtardir & d'énervier la petite vérole *a*.

XVI. Les graines végétales sont semées , ou par la nature qui les fait tomber lors de la maturité , ou par le cultivateur qui les recueille & les jette avec choix , ou par le vent qui les emporte à mesure qu'elles se détachent. Une diffé-

---

*a* Avis aux mères, ou lett. sur la petit. vérol.  
&c.



rence très-marquée dans la masse & la pesanteur de ces semences, rend les unes susceptibles d'être le jouet des vents, & soustrait les autres à leur action ; il y a même des plantes qui ne fructifient point, à moins que l'air n'admette & ne transporte sur d'autres tiges la poussière féminale, qui est exprimée & comme éjaculée avec force, des capsules qui la renferment. Parmi les maladies contagieuses, il y en a dont les miasmes ont une fixité avérée, qui exclut toute communication (8), tout transport *indistans*, qui exige le contact le plus immédiat ; dans d'autres, les miasmes sont susceptibles de conserver, sous le plus petit volume, la plus grande énergie, de s'attacher à des corps intermédiaires, d'y rester inaperçus, inactifs même pendant des années entières, sans perdre la faculté reproductive lorsqu'ils parviendront à des matrices convenables & disposées ; on assure que des germes pestilentiels ont pu rester plusieurs années sans être



privés de leur finistre fécondité ; il est bien sûr que cette même activité subsiste pendant plus d'un an dans les semences varioliques, détachées du corps qui les a portées. Semblables encore aux graines végétales , ces germes morbifiques sont doués de différens degrés de pénétration & de volatilité (8). On est également en droit de conclure , sur-tout d'après la pratique de l'inoculation , que les semences malades comme les autres, donnent d'autant plus de produit, qu'elles sont semées en plus grande quantité.

XVII. Si l'analogie (16) pouvoit être un titre suffisant , la transmission des germes morbifiques , par l'intermède de l'air , cesseroit d'être un problème ; si l'autorité ajoutoit quelque poids à ce motif, la question seroit pareillement décidée ; pour un ou deux noms illustres en faveur de l'opinion exclusive , il y en a mille depuis Hypocrate jusqu'à nos jours , pour le sentiment qui admet ce moyen de communication ; mais ces



derniers n'imaginant pas même qu'il y eût du doute à cet égard, ont dédaigné d'approfondir & de discuter ce sujet ; ils ont dit , plutôt que prouvé , que les miasmes (3) se répandoient dans l'air, l'infectoient, & pénétroient avec lui dans les corps sur lesquels ils devoient agir. Cette façon de penser & d'écrire , qui a été uniforme , & pour ainsi dire générale parmi les médecins comme parmi le peuple , peut être un préjugé , mais n'est rien moins qu'une démonstration.

XVIII. Avant qu'il soit avéré que certaines maladies contagieuses puissent se transmettre par l'intermède de l'air , il faudroit qu'il fût convenu que l'air peut admettre des particules hétérogènes ; que ces particules peuvent être ou devenir un principe de maladie ; qu'elles peuvent y rester plus ou moins longtemps soutenues, sans perdre leur activité & sans se décomposer ; que l'air peut pomper ces corpuscules maladifs (3) sur la surface des corps affectés, sans que leur



nature féminale (7) soit altérée , les transporter plus ou moins loin, & les appliquer ensuite à d'autres corps avec toute leur énergie & leur fécondité.

XIX. Bien des chymistes qui ont assujetti l'air à des analyses aussi exactes que subtiles , ont prétendu que cet élément étoit inaltérable , qu'on n'avoit jamais pu retirer autre chose de l'air que l'air même ; c'est en vain que les opérations dans ce genre ont été de nos jours multipliées & poussées avec plus de finesse & de sagacité , & qu'on est parvenu à saisir , à fixer ce corps également invifible & incoercible ; il n'a jamais été possible d'y découvrir ces nîtres que les phyficiens systématiques y avoient supposés , & ces miasmes que les praticiens observateurs y ont admis. La chymie , qui est la vraie géométrie des corps considérés physiquement , & surtout dans leur rapport avec l'homme ,



bannit également les uns & les autres *a*.

XX. En même temps l'expérience a prouvé l'utilité des lignes, des barrières qui en empêchant une communication immédiate des personnes, ou celle qui résulte du transport des corps solides, ont pu prévenir l'étendue de la contagion pestilentielle. Une politique sage a toujours adopté ce moyen, & ne pouvoit le négliger sans danger & sans crime. Le même succès a accompagné les mêmes précautions à l'égard de la petite vérole chez les Hottentots & d'autres peuples qui ont ainsi vécu à l'abri de ce redoutable fléau; tout le monde fait combien l'attention de sequestrer les lépreux étoit utile & nécessaire pour empêcher les progrès de la contagion, & combien l'établissement des maladreries a contribué à l'extinc-

---

*a* Un chymiste moderne a récemment pu reconnoître des différences essentielles entre l'air des cimetières & l'air ordinaire. *Analys. de l'air des cimet.* par M. Cadet.

tion de cette maladie devenue trop générale.

XXI. D'un autre côté , il paroît incontestable que l'air , comme air , peut être le *menstrue* de certains corps , & le *véhicule* de bien d'autres ; il est certain qu'il dissout l'eau dans certaines proportions , de manière que cette solution est aussi claire & limpide que celle d'un sel à une dose déterminée dans une quantité donnée d'eau ; qu'il en admet de plus grandes quantités , qui rendent la solution louche , & qui , suivant certaines dispositions accessoires , deviennent brouillards , nuages , rosée , ferein , pluie , neige , grêle , &c. L'air agité ou le vent , transporte au loin des masses considérables d'eau.

XXII. L'air reçoit aussi ou dissout comme partie , sinon nécessaire , du moins habituelle de sa manière d'être , un acide qui est en général , celui qu'on nomme vitriolique ; & dans certaines contrées , celui qui sert à former le sel



marin ; il admet quelquefois d'autres acides susceptibles sans doute d'être réduits aux précédens , principes des *gas* , des phénomènes que présentent les différens airs fixes , principes cependant doués d'une telle pesanteur , que l'air qui en est saturé , sans perdre sa transparence & son invifibilité , va au fond de l'autre air ; le phlogistique qui s'échappe des corps brûlans, incendiés, se ramasse en différentes proportions , & s'élève à certaines hauteurs dans l'air , s'y réunit, s'y combine de différentes manières , produisant sous certaines circonstances données , les airs phlogistiqués , les différens météores ignés , lumineux , bruyans , &c. tels que les éclairs , les tonnerres , & quelquefois des pluies de soufre & de feu ( 1 ).

XXIII. Indépendamment de ces corps (21, 22) , qui sont en *dissolution* dans l'air , il y en a qui y sont dans l'état que

---

( 1 ) Voyez l'histoire de l'acad. des scien., sur-tout 1693.



les chymistes appellent *confusion*, parmi lesquels les uns frappent les yeux, tels que les atomes qui semblent suivre le trajet des rayons du soleil, tels que la fumée & les vapeurs qui s'élèvent des corps brûlans ou des fluides échauffés, ou des matières en fermentation & effervescence, &c. Tels que ce brouillard qu'on découvre au dessus des villes bien peuplées, ou ce nuage léger que l'œil attentif apperçoit sur la surface des terres, & principalement des prairies, au soleil levant ou couchant.

XXIV. D'autres corps soutenus dans l'air éludent la vue & sont sensibles à l'odorat; des portions de matière échappées des corps odorans, sont accueillies par l'air, le pénètrent, le remplissent, & portent leur impression jusqu'au siège intérieur de ce sentiment. A plusieurs lieues en mer, on sent l'odeur très-marquée des cannelliers & des girofliers qui couvrent l'île de Ceylan; l'infection que répandent des marais, des fossés, des



cloaques , des fumiers , &c. ne permet pas de douter des exhalaisons qu'elles fournissent à l'air. Ce parfum charmant, que la nature exhale dans les belles matinées du printemps , ne borne pas son action à l'odorat ; tout le corps en est pénétré, flatté & pour ainsi dire, restauré; il faut que l'air admette , soutienne , charie & applique à nos corps des portions de matière hétérogène , dont les effets annoncent la composition & l'agrégation.

XXV. Les pluies sanguinolentes , sulfureuses ou jugées telles à l'apparence ; les pluies diversement colorées , visqueuses , puantes ; celles qui sont mêlées d'insectes ou d'animaux plus considérables , attestent encore l'élévation de portions de matière plus composées dans l'atmosphère ; quand même ces pluies ne devroient leur couleur étrangère , leur consistance , qu'aux étamines des fleurs , ou à leur poussière féminale , il en résulteroit que ces êtres,

destinés à la reproduction , sont susceptibles d'être admis & chariés par l'air , de former même des magasins dans quelque portion de l'atmosphère , & de se répandre , après avoir été le jouet des vents , dans des contrées plus ou moins éloignées. Pour que les insectes retombent ainsi en forme de pluie , il faut également que leurs germes , peu différens de celui des plantes , aient pu s'élever dans l'air , y subsister & y éclore. La fructification des plantes que Linneus a rangées dans la classe de la diœcie , prouve encore plus habituellement que ces phénomènes rares , l'aptitude de l'air à se charger des poussières féminales des fleurs mâles , & à les appliquer aux pistils des fleurs femelles plus ou moins éloignées (16).

XXVI. Il y a d'autres émanations qui ne se font connoître que par leurs effets ; ce sont celles sur-tout qui exercent une action maladive sur les corps ; la constance , la détermination précise des



mêmes effets , démontrent la nature de l'action & l'existence de la cause ; & si telles émanations , si telle altération de l'air par elles , donnent toujours la même maladie , il en faudra conclure que ces particules de matière ont une forme particulière & déterminée , une organisation composée , bien fixe & décidée ; principe constant du même genre d'énergie & d'activité. Il n'est point ici question de cette altération ou changement que l'inégalité du froid ou du chaud , & la direction ou la force des vents produisent dans la masse de l'air ; mais de cette altération qui résulte du mélange d'une matière impure , active , malade , avec la substance même de l'air ; matière , dit Galien , *potiùs substantiæ proprietate, quàm simplici qualitate infestam* , & que Hypocrate appelle du nom particulier de miasme (3), *aeris inquinamenta* , la distinguant très-bien de ce qu'il nomme *πρωσις simple* , influence ou action de l'atmosphère  
changée

*changée dans sa température.* Pour suivre avec plus d'avantage & de sûreté la discussion de ce point , qui nous rapproche de plus en plus de la question proposée , nous n'avons que la ressource *des observations* , le secours foible & incertain des *expériences* <sup>a</sup> est inapplicable à l'économie animale , & tout aussi fautif pour les grands phénomènes du macrocosme , que pour ceux du microcosme. Bornons-nous à chercher des faits dans les écrits des observateurs & dans le grand livre de la nature.

XXVII. Depuis Hypocrate jusqu'à nos jours , tous les médecins qui ont écrit d'après l'observation , témoignent que les eaux croupissantes , marécageuses , infectes , soit par la disposition du

---

<sup>a</sup> On doit bien distinguer *l'expérience* en médecine , qui n'est que le résultat des observations multipliées , d'avec les *expériences* , ouvrages de l'art , que *l'intention* , le *projet* , ainsi que la faute des instrumens propres , rendent si souvent partiales & nulles.



terrein , soit par l'effet des chaleurs , ou de la disposition australe , répandent dans l'air des exhalaisons qui déterminent des fièvres épidémiques. Alexandrie , bâtie presque entièrement sur des cloaques souterrains , est habituellement , mais sur-tout en automne , en proie à des maladies épidémiques <sup>a</sup> . La même cause produit le même effet à Famagouste <sup>b</sup> , à Delphes <sup>c</sup> , à Stutgard <sup>d</sup> , à Charlotembourg , à Dieskau <sup>e</sup> , à Batavia , dans certains quartiers de Rome <sup>f</sup> , de Strasbourg <sup>g</sup> , dans le bas Calais <sup>h</sup> , à Châlons <sup>i</sup> , à Villeneuve-les-Avignon ; à Mauguio , à Maguelonne dans les environs de Montpellier <sup>l</sup> , dans une par-

---

<sup>a</sup> *Dapper* , descript. de l'Afrique.

<sup>b</sup> *Montanus* , observat. in epidem.

<sup>c</sup> *Forestus* , des fièvres & mal. épid. , liv. 6.

<sup>d</sup> *Lentilius* , epist. ad Lancis.

<sup>e</sup> *Hoffman* , pag. 11 , cap. IV.

<sup>f</sup> *Loncisi* , de noxiis palud. effluviis.

<sup>g</sup> *h* i Mémoire des hôpitaux.

<sup>l</sup> Mémoire lu à la Société royale des sciences en 1759.

tie de notre ville , du côté des égouts. Nous avons observé que les fièvres qui étoient le produit de l'air marécageux de Mauguio , &c. cédoient souvent au seul changement d'air , d'autrefois à la seule odeur des antihystériques fétides ; qu'à Villeneuve l'épidémie a cessé par le desséchement des marais & l'abatis d'une saulée fort épaisse ; qu'ici des fièvres d'accès, opiniâtres ou des rechûtes fréquentes n'ont pu être supprimées, qu'en faisant changer de quartier aux malades ; tous les observateurs attestent la même vérité : que les marais subsistant, les fièvres régnoient dans le voisinage ; qu'elles cessoient aussi-tôt qu'on les desséchoit , ce qui est le complément de la démonstration, de la part qu'ils avoient par leurs exhalaisons, à la production de ces fièvres.

XXIX. La même preuve se tire de ce qui arrive dans des cantons , dans des villes , d'ailleurs très-salubres , par le fait des inondations ; il est peu de



villes où l'on ne cite des maladies épidémiques à la suite des débordemens considérables. Grenoble en a été cette année un triste exemple ; Berlin l'a été souvent au rapport d'Hoffman , & il remarque que ceux sur-tout qui alloient à l'air libre le soir , étoient plutôt attaqués. Il cite d'autres villes où il n'y a jamais d'épidémie sans inondation précédente ; l'épidémie produite de cette même cause , se répandit en 1712 , dans toute la Marche , le Brandebourg & la Turinge *a*. Le débordement d'un bras du Nil voit , suivant Pechlin , développer chaque fois qu'il a lieu à Seyde des maladies pestilentielles *b*. Cholerus a fait la même observation sur le débordement du Danube *c*. Ramazzini parle de fièvres tierces qui succédèrent à des inondations & à des pluies abondantes ; elles attaquèrent tous les sujets , sans distinction

---

*a Ibid.*

*b Observat. 17.*

*c De morb. castrensis. observ. 7.*

d'âge, de tempérament & d'état , preuve frappante de l'universalité de la cause<sup>a</sup>. Les maladies pestilentielle, pour ainsi dire épidémiques en Egypte , ne tirent leur origine que des débordemens du Nil : lorsque le fleuve est rentré dans son lit , les eaux qui ont été répandues dans les terres n'ont point d'issue , elles crouissent , s'altèrent , se pourrissent , se décomposent ; le soleil brûlant qui dévore ces contrées , favorise l'élevation des vapeurs , & sans doute aussi la combinaison variée des particules de matière organisée que la putréfaction a dégagées & séparées ; de là , sans doute la peste , les fièvres malignes , la petite vérole , & les insectes que tous les auteurs s'accordent à regarder comme engendrés de ce limon. Les habitans de ces bords malheureux , dévorés par les insectes & par les maladies , sont obligés de s'éloigner pour se soustraire à leurs

---

<sup>a</sup> *Miscellan. curiosor. decad. 11.*



coups , aux incommodités multipliées & à la mort qui les suivent. Quelle est donc cette étonnante activité qui peut donner à la matière morte & inanimée une forme constante , une vie propre , & , ce qui est encore plus , la faculté de se reproduire <sup>a</sup> ? Sans nous arrêter aux conséquences qui peuvent dériver de ce fait , bien vérifié & apprécié dans toute son étendue ; & sans quitter notre objet , remarquons que les insectes suivent partout la corruption ; qu'ils précèdent ou accompagnent , & semblent ainsi annoncer les fléaux contagieux ; que l'opinion de ceux qui les en ont cru les auteurs , a en sa faveur , beaucoup de probabilité ; Varron, Lucrece , Collumelle , &c. ont

---

<sup>a</sup> L'axiome ancien , si reconnu dans un temps , si moqué dans un autre : que la corruption est le principe de la génération , seroit donc une vérité ! Dans le fait la formation des insectes par la corruption n'est pas plus difficile à imaginer que celle des semences maladiyes ; mais si les insectes , &c. &c. &c.

été , à cet égard , les précurseurs de Default (5) Jean Damascene , Verulam , Valeriola , Riviere , Fabrice de Hilden , & ont observé ou prédit , d'après leur nombre , l'insalubrité des années ; toujours est-il vrai que l'air admet ces portions composées de matière , qu'il transporte ces nouveaux êtres , qu'il les applique à nos corps , qu'il procure & favorise leur dangereuse activité.

XXX. La constitution australe & chaude , qui fait ressembler l'air à celui qu'ont infecté les marais , a aussi la fatale propriété de produire des maladies. C'est à la suite de cette constitution que les pustules & les charbons dominant au rapport d'Hypocrate ; c'est d'après des pluies continuelles qui en furent la suite & l'effet , qu'eut lieu , suivant le même auteur , la fièvre pestilentielle qui ravagea Abaton ; c'est dans des endroits garantis des vents du nord , exposés à ceux du sud , qu'on observe le plus fréquemment des charbons : telle étoit la



position de Cranon <sup>a</sup> ; telle est sous nos yeux celle du bourg de Donzere , où les charbons sont très-fréquens. Les fastes de la médecine & nos propres recueils constatent la même vérité ; les pestes , les fléaux épidémiques ont succédé au règne habituel des vents du sud , & les petites véroles se sont constamment aigries & multipliées pendant & après cette constitution <sup>b</sup>. Les brouillards qui pénètrent dans les bergeries y *gâtent* les troupeaux ; des nuages empestés éclatant dans une contrée , y ont porté quelquefois la maladie & la mort. Il est fait mention dans les mémoires des Curieux de la nature , d'un brouillard qui répandit une exhalaison si mauvaise , que sept hommes qui en furent enveloppés en contractèrent une fièvre maligne mortelle <sup>c</sup>.

---

<sup>a</sup> *Epidem. lib. 11 , 111.*

<sup>b</sup> Voy. Galien , Hoffman , Sydenham , Ramazzini , Baillou , Benedict. *sylvatic* , &c. &c.

<sup>c</sup> *Cap. 1, obs. 94. )*

XXXI. Telle est la force de la corruption ( 29 ) ; tel est son pouvoir pour la production des maladies épidémiques ; telle est l'infection de l'air excitée par les émanations que la pourriture décompose, que l'on a vu plus d'une fois des fléaux pestilentiels en naître immédiatement. C'est ainsi que la peste a succédé aux ravages de la guerre & de la famine. Des cadavres entassés sans sépulture, ou peu profondément enterrés, ont rempli l'air de ces exhalaisons meurtrières. Jean Cuspin & Diodore de Sicile <sup>a</sup> font mention d'une peste qui n'avoit pas d'autre origine. St. Augustin rapporte <sup>b</sup>, qu'en Afrique les cadavres amoncelés d'une quantité immense de sauterelles, excitèrent, en se pourrissant, une infection abominable, source & principe d'une peste qui fit périr jusqu'à quatre-vingt mille hommes dans le seul royaume de

---

<sup>a</sup> Hist. de l'empereur Henri Ier.

<sup>b</sup> *De civitate dei*,



Massinissa , & presque autant dans l'Utique. L'inattention d'enterrer les chevaux répandit la contagion & la mort dans l'armée du grand Pompée <sup>a</sup>. Ce que raconte à ce sujet Ambroise Paré est encore plus positif & plus précis. Pendant une de ces guerres affreuses qui désoloient la France en armant les citoyens les uns contre les autres , on avoit jetté dans un puits de l'Agenois , en 1562 , des milliers de cadavres ; il en sortit , dit cet écrivain , une vapeur si infecte & si maligne , qu'elle produisit une espèce de peste qui , répandue en peu de jours dans le royaume , compléta la dévastation horrible que le fanatisme avoit commencée : la peste de Padoue eut une origine à peu-près semblable <sup>b</sup>.

XXXII. Quoique moins considérable & moins sensible , l'infection de l'air , par les cimetières, n'est pas moins réelle;

---

<sup>a</sup> *Lancisi de bovillâ peste.*

<sup>b</sup> *Liv. 22. ch. 111.*

les effets pernicioeux qui en résultent n'ont pas autant d'étendue & de rapidité ( 31 ), parce que , comme le remarque un observateur judicieux <sup>a</sup> : » il » faut un grand nombre de cadavres » pour produire une masse d'air corrompue, capable d'agir sur la santé, & d'abrèger la vie de ceux qui fréquentent les églises, & qui sont dans le voisinage des cimetières ». Mais on observe que les fossoyeurs sont exposés à des accidens funestes ; qu'ils mènent une vie languissante & peu durable ; que les épidémies , lorsqu'il en survient , sont remarquables par leur fureur dans les lieux voisins de ces grands dépôts de cadavres. Tous les médecins ont reconnu , & plusieurs l'ont attesté au gouvernement , tels que Fernel , Hunaud , Lemery , Géofroy , que le charnier des innocens à Paris étoit , pour tout le voisinage , un foyer perpétuel de mala-

---

M. Vicq d'Azyr , essai sur les sépultures , &c.



dies. Combien d'accidens par la seule ouverture d'un caveau, par l'émanation d'un seul cadavre en putréfaction? Souvent on a vu non-seulement la mort & la maladie frapper subitement ceux qui y étoient immédiatement exposés, mais encore la contagion se répandre de ceux-ci sur d'autres individus, & ravager toute une ville. On ne sauroit trop applaudir aux réglemens utiles, quoiqu'imparfaits, que l'église a sollicités par la voix d'un de ses plus dignes pasteurs, qu'une politique sage a faits, & que le public a adoptés avec autant de joie que de reconnoissance, pour la proscription des abus dans ce genre, que leur ancienneté ne rendoit que plus dangereux <sup>a</sup>. Les exemples sinistres des accidens déterminés par l'infection que les fosses d'aisance répandent dans l'air, sont multipliés & récents.

---

<sup>a</sup> Nous avons osé, en 1766, demander, & nous avons pu faire décider cette opération pour notre ville; mais l'intrigue & la foiblesse l'avoient fait renvoyer jusqu'à présent.

L'altération de l'air dans les grandes villes, dans les rues étroites & les quartiers fort peuplés , y est la source d'un grand nombre de maladies ; il y a longtemps que Paulmier a fait cette observation à Paris, que le commissaire Lamare l'a indiquée & justifiée. Grace à l'attention bienfaisante d'une police exacte, plus de propreté a concouru à une salubrité marquée : tant les biens comme les maux s'enchaînent & s'entraînent mutuellement !

XXXIII. Tandis que la putréfaction , un des principaux instrumens de la nature , en décomposant les êtres qui ont fourni leur carrière , prépare & fournit les matériaux de ceux qui doivent les remplacer ; tout ce qui existe avec une certaine vie , rend à l'air , par une évaporation continuelle, autant qu'il en reçoit : les minéraux même , dès que quelque cause agite ou subtilise leurs parties , répandent dans l'atmosphère des molécules que l'air , en pénétrant dans les



corps , applique principalement aux nerfs ; c'est ainsi que les corpuscules mercuriels , arsénicaux , &c. , sont portés par l'air sur l'organe nerveux le plus soumis à son action, l'affectent éminemment , & le dérangent d'une manière aussi grave que variée ; c'est par le moyen de l'air que les exhalaisons des murs récemment bâtis , des enduits de mortier & de plâtre , des peintures & des vernis , pénètrent dans les vaisseaux lymphatiques & nerveux , & y portent des maladies affreuses ; l'action de la vie dans les corps organisés , plus constante & plus habituelle , occasionne une transpiration non-interrompue que l'air pompe & retient plus ou moins long-temps ; c'est la transpiration des plantes qui embaume & parfume l'air ; c'est cette même cause qui rend l'odeur & l'ombrage de quelques arbres si nuisibles ; c'est parce que l'atmosphère du manceniller est remplie de ces corpuscules empoisonnés , qu'il est si dangereux

de se reposer , & sur-tout de s'endormir à son ombre.

XXXIV. Les corpuscules exhalés par les animaux qui transpirent davantage & qui respirent , sont encore plus abondans & plus étendus dans l'atmosphère ; l'œil distingue facilement les molécules expirées , lorsque le froid extérieur est assez considérable pour les rapprocher ; elles altèrent sensiblement l'air lorsqu'elles s'y multiplient , lorsque la petitesse ou la disposition d'un appartement empêche l'accès & le renouvellement de l'air extérieur , lorsque plusieurs personnes , même saines , y sont réunies ; c'est par une suite de cette altération , que l'air des ateliers, des prisons, des hôpitaux, est en général mal sain. Que n'arrive-t-il pas lorsque la mal-propreté , l'entassement , la clôture exacte y concourent ? lorsque la maladie s'y joint , & sur-tout lorsque son siège est dans les organes que l'air pénètre & balaye , comme il arrive



dans la phthisie & le scorbut ? Les émanations que la transpiration renvoie & répand dans l'air , moins sensibles à l'œil , le sont davantage par les effets , & sont encore plus étendues , plus durables , & semblent porter , d'une manière plus marquée , l'empreinte & le caractère des humeurs qui en sont la source. C'est par ces émanations spécifiques & propres à chaque individu , que le chien suit le gibier , reconnoît & distingue à des distances souvent très-grandes , les traces de son maître ; que les nègres chez qui la finesse des sens externes n'a point été diminuée par la culture & le développement des sens intérieurs , poursuivent leur ennemi à la piste , & discernent à l'odeur sa couleur & sa nation.

XXXV. C'est sur-tout lorsqu'une fièvre aiguë ou un mouvement violent agite les humeurs , que les transpirations cutanée & pulmonaire , sont plus abondantes , plus chargées du caractère propre & des vices individuels des humeurs ,

& qu'elles en répandent davantage dans l'air les molécules empreintes. La chaleur extérieure de l'air augmente encore ces émanations & les rend plus miscibles à l'air. Un monarque Africain , dont la sagesse s'exerçoit au choix d'une femme saine , avoit ordonné qu'après en avoir choisi une douzaine sur les plus belles personnes de ses états , on les fît revêtir d'une chemise semblable ; on leur fit faire une course capable d'exciter une sueur abondante ; l'odeur des chemises qu'on lui présentait ensuite , le mettoit dans le cas de porter un jugement exact sur la santé de ces différentes filles. Il n'est personne qui n'ait été frappé de l'odeur qu'on rencontre dans des appartemens bien fermés , odeur plus marquée de la part de certaines personnes & de certaines constitutions ; celle qu'exhalent les malades est encore plus sensible ; le praticien expérimenté la distingue dans les différentes maladies ; il y a des fièvres



malignes qui s'annoncent d'abord à l'odorat ; une infection particulière les accompagne ; celle qui suit certaines petites véroles graves , n'est pas moins distincte ; l'odeur des crachats d'un pulmonique , des excréments d'un dyssentérique , est aussi caractérisée qu'énergique & dangereuse. En général , plus ces maladies sont vives , aiguës , considérables , plus l'émanation en est abondante , déterminée , propre à frapper l'odorat & à faire d'autres impressions.

XXXVI. Quel que soit l'effet de cette altération de l'air qui suit l'évaporation des eaux , la décomposition des corps par la putréfaction , l'élévation des parties volatilifées , la formation de nouveaux composés doués de différens degrés de puissance & d'énergie , les émanations concentrées des plantes & des animaux (27, 35) ; quelles que soient les maladies qui en résultent , fièvres intermittentes , simples ; fièvres malignes , fièvres éruptives , petite vérole , peste ; &c.

toujours est-il certain que l'air en admet la cause , que les germes plus ou moins organisés de ces maladies sont reçus par l'air , transportés par l'air , appliqués aux corps par l'air ; & c'est avec raison que l'air a été regardé par Hypocrate comme le véritable auteur , l'unique propagateur des maladies dont la marche est uniforme , l'étendue considérable & la cause générale. On les appelle plus strictement épidémiques ; mais dans cette classe celles qui sont contagieuses , indépendamment de leur *épidémicité*, ont la faculté de se communiquer & d'être transmises d'un sujet à l'autre (1, 2) par l'application d'une portion de matière , ou miasme échappé de l'un & appliqué à l'autre , (3, 4).

XXXVII. Suivons ces maladies (36) dans leur naissance , leur marche , leurs progrès , nous les verrons engendrées de la corruption dont l'air recueillant les fruits , les a le premier portés sur les corps où ils pouvoient germer (29, &c.)



Les marais infects de l'Egypte & les climats brûlans de l'Ethiopie, ont toujours été regardés comme le berceau le plus ordinaire de ces fléaux qui ont ravagé la terre ; les poètes , par leurs allégories , les historiens dans leurs récits , les médecins dans leurs observations , sont unanimes à cet égard. Le serpent python , c'est-à-dire , la première peste formée par la putréfaction , naquit après le déluge , sur les bords du Nil ( python dérivé de *πυθιο putrefacio* ) ; le poison mortel qu'il répandit , infecta l'air , les hommes & les animaux. C'est de la même contrée que les Athéniens & la plupart des historiens ont cru venir ce fléau si mémorable dans Thucydide , Diodore de Sicile , Plutarque , Lucrèce <sup>a</sup> , &c. qui se répandit environ l'an 431 , avant J. C. , la 2<sup>e</sup>. année de la 87<sup>e</sup>. olympiade , &

---

*a Veniens Egyptia finibus ortus.*

*Aëra per mensus , camposque natantes.*

*Incubuit tandem populo pandionis , &c.*

qui, après avoir parcouru la Lybie, l'Égypte, la Judée, la Phénicie, la Syrie, la Perse, toute l'Afrique, désola particulièrement Athènes, où l'on a cru qu'Hypocrate avoit été se dévouer, mais qui, suivant des critiques plus judicieux, fut traitée par Acron <sup>a</sup>. Le climat où le soleil brûle & noircit l'éthiopien, fut le berceau de cette peste, il fut aussi le foyer de ce fléau plus terrible encore, décrit par Evagre & Procope, qui parut dans le sixième siècle, sous le règne de Justinien, dura plus de cinquante ans, & consuma presque tout le genre humain; la terre ferme, les îles, les cavernes, le sommet des montagnes, tous les lieux où il y avoit

---

<sup>a</sup> Hypocrate né dans le cours de la 80<sup>e</sup>. olympiade, n'auroit eu alors que 30 ans. Si les Athéniens lui ont élevé une statue couverte comme celle d'Hercule, il aura pu la mériter par d'autres services rendus à sa patrie, & par le noble refus de servir ses ennemis.



des hommes , furent infectés , le mal gaignoit dans les champs , dans les places publiques sans aucune communication , mais il se répandoit avec plus de promptitude sur ceux qui touchoient les malades, ou seulement qui *entroient dans les maisons*. La fameuse peste de 1346 commença au royaume de Cathai, par une vapeur de feu horriblement puante , qui *infecta l'air*. Les annales chinoises portent sa dévastation dans ces contrées à 1300000 hommes ; elle parcourut avec une inconcevable rapidité 200 lieues de pays , se répandit de l'Asie dans l'Afrique , gagna l'Egypte , emporta pendant quelque temps de 10 à 15000 hommes par jour au grand Caire , s'étendit dans l'Europe qu'elle ravagea jusqu'à l'extrémité du nord , exterminant en France, & sur-tout en Angleterre, environ le tiers des habitans ; quel autre agent que l'air en mouvement, c'est-à-dire , les vents, pourroit transporter avec cette rapidité, & à de pareilles

distances , ces nuages empestés ? sur quel autre véhicule parcourroient-ils avec tant de promptitude , des espaces si vastes , pénétreroient-ils dans les antres les plus profonds , traverseroient-ils les mers , & parviendroient-ils jusqu'aux montagnes les plus élevées ?

XXXVIII. L'altération de l'air , suite des tremblemens de terre , des inondations (29) , des guerres , des famines (31) , fruit particulier de la corruption & principe essentiel de la peste (37) , a été souvent précédée & annoncée par des émanations infectes , par des météores aériens & ignés , très-fétides ; on l'a vu dans la peste de 565 se manifester par des taches livides , qui parurent sur des vases , sur les murs , sur les portes des maisons <sup>a</sup>. Dans le levant , où elle est pour ainsi dire endémique , cette maladie couve dans les vieilles ruines d'Ephèse , de Palmyre , de Balbec <sup>b</sup> ,

---

<sup>a</sup> Histoire du Bas-Empire , tom 2 , pag. 151.

<sup>b</sup> Lettres sur la Grece , par M. Guys.



vastes solitudes , déserts affreux , repaires incultes <sup>a</sup> , d'où naissent des essaims d'insectes & d'où s'élèvent les vapeurs mortelles que le vent chasse devant lui comme le sable léger & brûlant. C'est de là qu'elle arrive à Constantinople où différentes causes concourent à l'étendre & à l'entretenir.

XXXIX. Il n'est que trop démontré que les miasmes échappés du corps d'un pestiféré peuvent s'attacher à un corps solide, & être transportés avec lui dans des pays éloignés ; c'est le moyen ordinaire & le mieux reconnu de la contagion. On fait encore dans quel ballot de marchandise fut apporté le germe funeste qui répandit, en 1720, la peste à Marseille & dans une partie de la Provence; mais il s'en faut bien que tous les ballots chargés de ces fatales semences,

---

<sup>a</sup> Les pays incultes, sont des pépinières d'insectes & de maladies : sans doute il faut que la matière organisée se combine de quelque façon ; elle tend à l'union qui fait la vie , comme la matière brute a la gravitation.



aient par-tout produit le même effet ; nous avons vu dans ces pays cette horrible contrebande s'exercer malgré les lignes , les barrières , les défenses & les menaces , au grand avantage pécuniaire de ceux qui avoient l'avidité & la témérité de l'entreprendre , & aux risques infinis de la société & d'eux-mêmes. Mais ce germe contagieux n'agit pas en même temps sur un grand nombre d'individus ; il est porté sur un sujet disposé ; son action secondée par la constitution de l'atmosphère, se développe ; la maladie spécifiquement déterminée en naît , & les exhalaisons qui se répandent de ce nouveau foyer, s'étendent plus ou moins loin , en multipliant la maladie , multiplient les foyers & les moyens de contagion ; c'est ainsi qu'une fièvre maligne , contractée par une ou plusieurs personnes à l'ouverture d'un caveau infecté , devient quelquefois générale dans une ville (32) : mais comment ce miasme pestilentiel parvient-il à une piece de



marchandise ? comment les lits , les meubles , les tentures d'un appartement participent-ils à cette infection , & sont-ils chargés de miasmes , si ce n'est parce qu'ils s'échappent continuellement avec les transpirations pulmonaire & cutanée ? & l'air qui admet ces matières transpirées rejetteroit-il les miasmes pestilentiels qui leur sont inhérens ? L'air qui a pompé ces mêmes germes dans le sein de la corruption , ne seroit-il plus propre à les puiser sur l'habitude des corps qui en sont couverts ? L'expérience & la raison proscrivent également cette idée , au moins gratuite ; l'atmosphère d'un pestiféré ne peut être regardée que comme un cloaque de germes pestilentiels ; Mackensie , exact observateur , bien persuadé que la peste naît d'un vice de l'air , & plus convaincu encore que l'appartement des pestiférés étoit rempli d'une atmosphère infecte & contagieuse , craignoit d'y pénétrer , se contentant d'aller



dans le reste de la maison <sup>a</sup>. Quelque fatalistes que soient les Turcs , ils craignent jusqu'à l'atmosphère des gens qui voient les pestiférés ; s'ils passent dans des rues étroites , la foule , dit M. Guys <sup>b</sup> , se presse pour éviter l'odeur & le venin de la maladie & de la mort , ce qui n'empêche cependant pas ceux que leur état ou leurs sentimens attachent aux morts , de les accompagner jusqu'au lieu destiné à leur sépulture. Dans nos contrées , avec quelle attention ne fuit-on pas les corbeaux & les gens dévoués au service des pestiférés ? avec quelle sage sévérité n'est-il pas ordonné d'enterrer profondément ceux qui sont morts de la peste , quoique , suivant tous les médecins , les corps vivans malades , exhalent plus de miasmes que les cadavres.

XL. Mais jusqu'où s'étend cette atmosphère (39) ? Quelles sont les limites

---

<sup>a</sup> Mémoire à la Société Royale de Londres.

<sup>b</sup> Lett. sur la Grece.



au-delà desquelles l'air ne peut plus soutenir ces miasmes ? Quel est le point où ils cesseront d'être assez abondans , assez rapprochés pour conserver leur activité ? c'est ce qu'il est impossible au raisonnement de déterminer. On peut croire que si l'air est bien disposé par un vent du sud , si les miasmes sont abondans , si les sujets *infectibles* sont fort susceptibles & préparés , l'atmosphère conservera & pourra exercer dans une plus grande étendue sa faculté contagieuse ; mais peut-il arriver que les vents transportent ~~au~~ loin cette espèce de brouillard infecté qui enveloppe les malades , & qu'ils ont formé de leurs exhalaisons (39) ? Quelques médecins , auxquels on peut joindre l'intéressant auteur des lettres sur la Grece , prétendent , mais sans en apporter aucune preuve , que ce *poison aérien* , comme ils l'appellent , ne peut pas céder à l'impulsion des vents & être transporté par eux à des distances considérables : cependant d'un côté , l'analogie nous fait voir des masses d'eau ,



des nuages d'étamines , de poussières féminales , de graines végétales , d'œufs d'insectes , d'insectes même (21 — 25), soutenus par l'air , portés sur les ailes des vents , & déposés par eux dans des contrées éloignées. Soit que les miasmes soient des molécules organiques (9) , des semences analogues à celles des végétaux (10 &c.) , ou des insectes tout à fait organisés (5 — 29) , il n'y a rien dans leur nature qui les empêche d'être admis dans l'air , soutenus & promenés par les vents. D'un autre côté , il est évident que les miasmes échappés des corps malades sont de la même nature que ces germes sortis du limon du Nil , ou des marais brûlans de l'Ethiopie , des globes de feu , &c. (29. 37), qui ont été le principe & le premier levain de la maladie ; non - seulement il est vrai que l'air seul a pu pomper dans leur funeste berceau ces germes empoisonnés, que l'air seul les a appliqués aux corps , mais il est incontestable que dans ces



fléaux qui ont attaqué des millions d'hommes en même temps, qui ont parcouru dans des intervalles fort courts des espaces immenses, traversé des bras de mer, &c. (39), les germes contagieux n'ont pu être répandus que par le moyen des vents, sur-tout si l'on fait attention que dans les premiers siècles le commerce très-borné, la navigation réduite à des courses limitées le long des côtes, étoient bien loin de favoriser les communications immédiates & le transport de la contagion sur des foyers solides; & c'est précisément dans ces temps qu'il est fait mention des pestes les plus violentes & les plus rapides. Ces fléaux parvenus au dernier point de fureur & d'activité, avoient tellement infecté l'air, que tout ce qui le respiroit étoit exposé à la contagion. La peste alors, semblable aux plaies d'Egypte, frappe & atteint les animaux, les bêtes féroces sont attaquées dans le fond des forêts, comme les animaux domestiques dans



les rues & dans les maisons. On a vu , dit Timoni , „ dans les grandes calamités , des chevaux , des chiens , des chats avec des bubons pestilentiels qui les faisoient mourir <sup>a</sup>; „ c'est par cette mortalité des animaux que commença la peste décrite par M. de Guigne & par les anciens.

*Strage canum primo , volucrum que ,  
ovium que , boum que*

*In que feris subiti de prensa potentia  
morbi.*

Ovid. métam. lib. 7.

Quel autre véhicule que les vents eût pu appliquer les germes contagieux à des sujets si différens & dans des habitations si éloignées ? Il y a eu des pestes dont les arbres même esluvoient la contagion destructrice; telle fut entre autres celle dont parle Plutarque ( vie

---

<sup>a</sup> Il n'est pas jusqu'aux poissons , qui n'aient participé quelquefois aux fléaux pestilentiels , surtout ceux qui habitoient les eaux douces & dormantes.

*Arist. liv. 8 , Hist. des Animaux.*



de Romulus ), les hommes à peine malades expiroient dans les rues , à la porte des maisons , les animauxomboient pêle-mêle dans les champs , les femelles ne pouvoient mettre bas leurs petits atteints de la maladie jusque dans leur sein, les arbres même étoient attaqués , & la sève altérée n'étoit plus propre à la fructification : telles la malignité , l'étendue & l'universalité de la cause ; l'air entier , suivant l'expression de Thomas Jordanus , étoit pestilentiel.

XLI. C'a été l'opinion de tous les peuples exposés à la peste , & de tous les écrivains qui en ont traité , que l'on respiroit la contagion avec l'air , opinion née d'une observation habituelle. Les Turcs , comme nous l'avons dit (39), redoutent & fuient l'approche des malades & de ceux qui les servent , à moins qu'un devoir d'humanité & de religion ne leur fasse braver cette répugnance. Les Grecs, anciens & modernes, accoutumés à personnifier les êtres que



leurs effets seuls rendent sensibles , se représentent la peste sous la figure d'une vieille femme vêtue de noir , soufflant le venin mortel dont elle étoit formée , sur les maisons qu'elle avoit marqués. Toutes les nations qui , dans ces fléaux horribles , ont cru voir la main vengeresse d'un dieu irrité , ont toujours regardé l'air <sup>a</sup> comme le théâtre de l'infection ; on a toujours joint aux prières des sacrifices expiatoires , aux pratiques de pénitence & de mortification , des parfums , des feux & différens moyens propres à purifier l'air ; cet usage a été général & uniforme dans les pays les plus éloignés & chez les différens peuples. La résignation musulmane n'empêche pas la pratique de ce moyen ; les feux , surtout ceux de bois de genièvre , sont universellement regardés & employés dans

---

<sup>a</sup> Pour répandre la peste , des playes , des ulcères sur les hommes & les animaux , en Egypte , Dieu commande à Moïse de jeter en présence de Pharaon une poudre dans l'air.



le levant, comme préservatifs de la peste; la coutume d'honorer ses hôtes & ses amis avec des cassolettes remplies de parfums, en tire son utile origine; l'effet avantageux de ces feux constatés par l'essai qu'en fit le médecin Acron, pendant la fameuse peste d'Athènes, a été confirmé par mille observations subséquentes, même renouvelées récemment sous nos yeux & dans nos contrées, *est & ipsis ignibus medica vis*, dit Pline, *pestilentiae quæ solis obscuracione<sup>a</sup> contrahitur ignis suffitu multipliciter auxiliari certum est. Empedocles & Hypocrates id monstravere diversis locis.*

Lib. 36.

Le premier de ces auteurs, d'après la même idée née de l'observation des effets constamment pernicioeux du vent du sud, avoit formé le projet de fermer un passage entre des montagnes, par

---

<sup>a</sup> Par ces mots, Pline entend sans doute les pestes qui sont la suite ou l'effet d'une constitution australe, nébuleuse qui dérobe l'aspect du soleil.



lequel ce vent apportoit dans son pays la peste & la stérilité. La combustion de la poudre à canon, les décharges d'armes à feu, qui peuvent en même-temps exciter une grande commotion dans l'air, ont pu, plus sûrement encore que de simples feux, y opérer un changement propre à diminuer les progrès de la peste : dans ce moment-ci même, on éprouve à Constantinople l'effet avantageux des grands incendies ; on marque de cette ville que depuis que le feu y a dévasté plusieurs quartiers, par une suite de l'imprudence ou de la sédition, le cours des maladies pestilentiennes avoit été arrêté <sup>a</sup>. Les vents du nord, dont le souffle glacé avoit, par un phénomène très-rare, causé dans ces climats l'hiver le plus rude, avoient suspendu, suivant le rapport que m'en a fait un témoin oculaire, les fureurs de la contagion. Toujours & dans tous les pays, on a ob-

---

<sup>a</sup> Gazet. de France du 12 novembre.



fervé que ce qui diminuoit , ou pour le public ou pour le particulier , l'action de la peste & des fièvres malignes , opéroit principalement sur l'air. L'extrême propreté, les parfums, les odeurs rendent la peste moins commune chez les grands <sup>a</sup> que parmi le peuple. Dans la dernière peste de Marseille , le vinaigre appelé des quatre voleurs , favorisa par son parfum efficace , l'horrible témérité des brigands qui alloient dépouiller les maisons des pestiférés ; la rhuë , déjà regardée comme un excellent alexitére , a pu , par sa seule odeur , préserver tout un quartier de Londres de la peste qui régna en 1666 ; des magasins immenses de cette plante & d'autres drogues , furent un obstacle puissant à l'invasion de ce terrible fléau.

XLII. Nous pouvons appliquer à la

---

<sup>a</sup> Ces précautions jointes encore à l'isolement , n'en exemptent cependant pas tout à fait ; elle pénétre jusque dans les palais des grands , les hôtels des ambassadeurs , & même dans le ferrail.



petite vérole , à la rougeole, &c. ce que nous avons tiré des observateurs sur la peste. L'analogie entre ces fléaux est évidente & universellement reconnue ; il est certain que la petite vérole , ainsi que la peste , est un être distinct , existant sous des loix fixes , se démontrant d'une manière uniforme, & ayant, comme tous les êtres organisés , la faculté de se reproduire ; il est assez reçu que c'est un des sinistres enfans que le soleil a engendrés dans les eaux croupissantes du Nil ; que l'air a d'abord accueilli ce nouveau germe & l'a appliqué aux habitans de ces contrées infectées (29) ; qu'il a déployé sur eux sa manière d'être singulière, & qu'ensuite portée ou par l'extension de la cause , ou par le moyen de quelque rejeton sur d'autres corps, cette semence y a germé , végété , fructifié de la même manière , d'où elle s'est successivement répandue & naturalisée dans presque toutes les régions du monde connu. Il est également certain que ce



fléau imitant souvent la peste dans ses ravages & sa rapidité, a dévasté dans un instant des pays immenses, sans qu'on pût exactement déterminer si la même cause l'avoit appliqué à tous, ou s'il s'étoit communiqué de l'un à l'autre. Cette communication a été démontrée par la pratique variée de l'inoculation qui, en prenant une portion infiniment petite d'humeur variolique, & l'insérant à son gré par la bouche, le nez, par des blessures, des vésicatoires, des frictions fortes, a transmis & multiplié la maladie; il est connu que l'inoculateur a pu, par quelques préparations du sujet, par la petite quantité du germe introduit, par le choix des parties où se faisoit l'introduction, par la manière même de la faire, peut-être aussi par la nature de l'humeur insérée ( 15 ), modifier, affaiblir, abâtardir en quelque façon l'activité de ce germe.

XLIII. On ne peut disconvenir que lorsque la communication de la maladie



se fait sans inoculateur, sa manière soit au moins incertaine. On ne peut assigner comment le hasard distribue cette graine, la suivre dans le chemin qu'elle fait du sujet où elle se trouve jusqu'au sujet auquel elle parvient, & démontrer que dans ce passage elle ne se repose jamais que sur des corps solides; elle échappe à l'œil. On ne connoît que les deux points, les deux termes *à quo* & *in quod*; & on fait à ce double égard que quelque portion du corps varioleux, quelque humeur que l'on prenne, cette portion, cette matière contiendront le germe (13); que dans le sujet infectible il faut que le germe soit appliqué à une partie de son corps qui soit dépourvue d'épiderme (14), ou qu'il puisse pénétrer par force au-dessous de cette croûte dure & insensible, en quoi peut-être il diffère du germe pestilentiel. Il est surtout bien reconnu que la matière de la transpiration cutanée le renferme; & il n'est pas moins certain qu'il se trouve



dans la transpiration pulmonaire, qui est absolument la même. L'une & l'autre de ces humeurs se répandent nécessairement dans l'air (34) ; il peut sans doute supporter & l'humeur aqueuse qui forme la base des matières transpirées, & les miasmes varioliques qui l'altèrent. Il a admis des corps dont l'organisation est aussi composée ( 23 , 24 , 25 & 29 ) ; il a pompé , accueilli & transporté ces mêmes miasmes nés du limon du Nil (29) ; pourquoi se refuseroit-il à ce même germe échappé d'un individu vivant , délayé dans la matière perspiratoire , atténué & volatilisé par une fièvre intérieure, qui imite à cet égard l'action du soleil. C'est par cette émanation continuelle, que le varioleux comme le pestiféré ( 39 ), infecte le linge, le lit, les meubles, l'appartement qui lui servent ; il est impossible que l'atmosphère qui lui est propre, ne soit véritablement infecte & contagieuse.

XLIV. L'on fera encore plus convaincu.



que c'est par le moyen de cette atmosphère seule (43) que la contagion se répand ; si l'on fait attention à la nécessité que le miasme variolique parvienne à une partie dépourvue d'épiderme , pour y déployer son activité. Quelle continuité de sauts & de gambades ne faudroit-il pas , pour que quelques miasmes parvinssent à la bouche & au nez ? ou quelle force ne seroit pas requise pour détacher l'épiderme des autres parties , & les rendre susceptibles d'admettre & de féconder la graine variolique ? D'un autre côté , les petites véroles fortuites sont ordinairement graves , abondantes & même confluentes ; elles supposent l'introduction d'un grand nombre de miasmes (16) ; elles prouvent par conséquent l'action inoculatoire de l'air qui seul peut porter dans des parties dépourvues d'épiderme , dans des organes essentiels, même à travers l'épiderme, une quantité considérable de ces germes. Le visage & les mains, siège ordinaire des érup-



tions les plus nombreuses , particulièrement exposées à l'air , indiquent encore son action; il faut plusieurs insertions pour augmenter le nombre des boutons; & tandis que l'inoculateur place avec art un germe choisi au dessous de l'épiderme , pourroit-il se faire qu'une insertion fortuite produisît une petite vérole confluente , si elle n'étoit très-multipliée? & peut-elle être multipliée autrement que par l'air ? Pourquoi , dit Sennert , quelqu'un portant un habit infecté de miasmes pestilentiels ou varioliques, ne contracte-t-il pas cette maladie , tandis que d'autres personnes causant avec lui, en sont affectées? Observation fréquente qui se renouvelle avec des circonstances variées , parce qu'il est nécessaire que le miasme contagieux *de vestibus excutiat* & *in aerem spargatur*. C'est pour cela que les corbeaux (39) répandent la peste dont il sont eux-mêmes garantis.

XLV. Mais jusqu'où s'étend cette atmosphère contagieuse? jusques à quelle



distance les miasmes varioliques, poussés dans l'air avec les transpirations (49), subsistent-ils dans l'air assez rapprochés, assez actifs pour produire leur effet propre ? C'est ce qu'il n'est pas plus possible de déterminer que d'assigner les bornes de l'atmosphère pestilentielle (40), les termes où s'arrêtent les corpuscules odorans de certains corps, les émanations du gibier, les exhalaisons des cloaques, &c. (24, 34). Il ne peut qu'y avoir beaucoup de variété à cet égard, soit à raison du sujet qui renvoie les miasmes, soit à raison du milieu (46), qui les admet, soit à raison du sujet (47) qui les reçoit, & dans lequel ils fermentent & se développent. Il n'est pas douteux qu'un varioleux, dont tout le corps ne sera qu'un bouton, dont la bouche & les voies aériennes seront couvertes de pustules, dont une fièvre proportionnée agitera violemment les humeurs (35), & augmentera les transpirations, ne renvoie une plus grande



quantité de miasmes, n'altère une colonne d'air plus étendue , & que ces mêmes miasmes n'aient plus de force & d'énergie; ils seront encore plus féconds & plus abondans lorsque le période de l'exsiccation commence. Pour un bouton qui , à la manière des abcès & des fleurons , dont ils sont très-distincts , s'ouvre & répand l'humeur variolique puriforme , il y en a cent dans lesquels cette humeur s'évacue insensiblement , c'est-à-dire , dont l'air pompe l'humidité , tandis que les portions plus grossières forment une croûte qui ne se dessèche encore & ne s'émincit que par l'absorption ultérieure que l'air fait du reste des parties liquides & volatiles. C'est de cette absorption continuelle que dérive l'infection de l'atmosphère d'un varioleux; infection qui s'étendra plus ou moins loin , à proportion de la quantité des miasmes émis ; & si plusieurs varioleux se rapprochent , leurs atmosphères se confondant formeront une co-



bonne d'air infect plus considérable ; les miasmes toujours susceptibles d'être admis & soutenus par l'air , s'étendront plus au loin sans perdre l'activité qui naît sans doute en eux du rapprochement. C'est ainsi qu'une petite mare d'eau croupissante envoie des exhalaisons qui , sans altérer sensiblement l'économie animale , peuvent cependant affecter d'une manière désagréable l'odorat ; mais si plusieurs mares sont réunies , si des vastes plages sont couvertes d'eaux croupissantes , les exhalaisons seront plus considérables , s'étendront plus au loin , & produiront des effets plus pernicioeux. Leur étendue , leur activité meurtrière augmenteront encore si un soleil brûlant agite , développe , volatilise les miasmes exhalés , favorisant en même-temps leur dégagement , leur admission par l'air & leur action propre. C'est ainsi , comme on l'a déjà remarqué (32) , que l'infection de plusieurs cadavres devient sensible & dan-



gereuse ; toujours est-il certain que l'air est plus ou moins prochainement altéré par les émanations de ces corps ; mais pour que leur énergie s'exerce avec force , il faut que leurs molécules soient unies & rapprochées à un certain point : ainsi les portions de phlogistique , répandues dans la nature , doivent être réunies ou agitées d'une certaine façon pour produire le feu sensible.

XLVI. Les dispositions de l'air qui admet les miasmes varioliques influent beaucoup sur leur funeste activité ; il a été constamment observé que les vents élastiques & secs , qui viennent du nord , peuvent corriger & affoiblir les venins contagieux ; ils sont les antidotes & les préservatifs de la corruption qui en est le foyer ( 29 , 41 ). Sous le règne de ces vents , les maladies épidémiques sont plus rares , moins étendues , moins meurtrières ; la peste fait moins de ravage , la petite vérole a moins de malignité ; mais si le vent humide & chaud,



qui a traversé les plaines brûlantes du midi & de vastes étendues d'eau , domine , l'atmosphère semble être une éponge qui pompe en plus grande quantité les miasmes échappés des corps , un foyer qui les développe , les agite & en favorise la végétation ; par un caractère conforme ( 30 ), il en augmente & les qualités & la force reproductrice. Quelque pestilentielle que soit, dit Sydenham , la constitution de l'air , il faut encore une disposition particulière de l'atmosphère , pour en seconder & déterminer les effets ( 1 ). Quelle autre constitution , comme nous l'avons déjà observé ( 30 ) , plus favorable aux progrès & à la fureur des maladies épidémiques contagieuses !

---

*a Idonca aeris diathesis requiritur quantumvis  
 λοιμωδὴν sit aeris constitutio... de variolis &  
 peste res est manifesta... ego qui non ultra quam  
 res loquitur sapere audeo, existimo aerem repleti  
 effluviis quæ illum contaminant nunc uni, nunc  
 alteri hominum generi exitiis : Sydenh.  
 oper. t. 1.*



XLVII. Par un effet de cette même constitution , les corps sont aussi plus disposés à recevoir les miasmes varioliques & à se prêter à leur végétation : c'est ainsi qu'une pluie douce , une chaleur humide , effets ordinaires du vent de sud , fait germer plus promptement les graines confiées à la terre , & favorise le développement des bourgeons & des fleurs. La maladie , plus facile à recevoir , est aussi d'autant plus considérable & maligne , que la cause est plus abondante & plus énergique , toutes les humeurs & tous les organes plus favorablement disposés pour l'exercice libre & entier de sa fatale énergie. Indépendamment de ces dispositions générales , & d'autres qui peuvent résulter de la manière de vivre , du régime , du logement , &c. il en est de plus prochaines & de plus particulières aux individus ; dans cette classe , on doit faire mention expresse de la peur. Cette affection morale a sur les corps une action physique ,



physique , si propre à favoriser l'accès & les progrès de la contagion , que plusieurs médecins n'ont pas craint d'affurer que la faculté contagieuse de la peste , n'avoit pas d'autre cause & d'autre moyen. Ce qu'il y a de certain , c'est que si elle ne fait pas la contagion , elle contribue beaucoup à l'étendre : les effets de la peur, dans la petite-vérole, quoique moins considérables , ne sont pas moins réels , & mille faits que chacun pourroit citer , en fourniroient des confirmations variées *a*. L'entassement des individus, la position, la distribution défavorable , la mal-propreté des maisons , &c. concourent au même objet. Il est hors de doute aussi que l'infection sera d'autant plus facile & plus sûre, que le sujet sera plus voisin de l'atmosphère propre & immédiate du sujet

---

*a* Voy. entr'autres l'histoire du duc d'A..... lettres sur la pet. vérole.



affecté<sup>a</sup> ; les miasmes seront plus pressés , plus abondans , plus actifs dans le lit que dans le reste de la chambre ; dans cette enceinte , sur-tout si elle est bien fermée , que dans les autres pièces d'un appartement.

XLVIII. C'est du concours varié de ces trois dispositions (45. 46. 47.) que dérivent les différences dans le progrès de la contagion ; il est certain qu'elle sera fort rapide si la maladie contagieuse est violente , si elle est multipliée (45) , si la constitution de l'atmosphère est australe & chaude (46) , si la peur , ou toute autre cause , a disposé favorablement les individus (47). Les effets des miasmes peuvent être nuls sur certains sujets , très-considérables sur d'autres. Une seule étincelle portée & excitée par un vent convenable sur des matières

---

*a Qui prior quisque est servitque fidelius  
egro.*

*In partem lethi citrus venit. Ovid. métamorph.*



bien fèches , peut produire un grand incendie ; & dans d'autres circonstances , une torche ardente sera insuffisante pour enflammer des matières peu combustibles. Le peuple mal nourri , mal logé , plus entassé , plus susceptible de crainte & de terreur , est la première & la plus nombreuse victime des fléaux épidémiques & contagieux. Les gens aisés , en faveur desquels les avantages opposés semblent élever une barrière contre la contagion , y sont beaucoup moins exposés , quoique pas absolument exempts (40). Quelle que soit l'exactitude des précautions , la petite - vérole parvenue dans une ville où elle n'avoit pas dominé depuis quelque temps , parcourt tous les quartiers , parvient peu-à-peu dans les maisons les plus retirées , va surprendre le cénobite dans sa cellule , franchit la foible barrière des grilles. Soit disposition particulière, essentiellement requise dans les sujets (47) ; soit nature différente dans les miasmes , on observe



quelquefois la maladie contagieuse borner ses ravages aux animaux , & même à quelque espèce déterminée parmi-eux ; d'autres fois n'attaquer que les hommes , & même distinguer , dans l'espèce humaine , telle ou telle nation. C'est ainsi que les Anglois , victimes de la fueur qui porte leur nom , ne trouvoient pas un préservatif dans les autres pays , dont les habitans étoient épargnés ; c'est ainsi que des fléaux pestilentiels ont frappé les naturels d'un pays sans toucher aux étrangers qui vivoient & habitoient parmi eux ; c'est ce que l'historien sacré rapporte des plaies qui frappèrent les Egyptiens à l'exclusion des Juifs ; c'est ce que Cardan raconte d'une peste qui ravagea Hells ; Wrenhof , d'une en Danemarck ; Sennert , d'une en Italie , & d'une autre en Sibérie *a* ; les étrangers François , Espagnols , Anglois , étoient intacts au milieu de

---

*a Sennert. oper. t. 1.*

l'infection qui multiplioit autour d'eux la maladie & la mort:

XLIX. Qu'un grand nombre de pestiférés ou de varioleux se trouve dans une enceinte resserrée; qu'un air humide & chaud en pompe les émanations abondantes , qu'il les fomente & les anime par ses dispositions propres; que le nuage qui en sera formé soit transporté par la cause inconnue qui lui donnant du mouvement , le fait appeller vent ; qu'il rencontre dans une ou plusieurs régions voisines des sujets préparés par un concours de dispositions analogues (45. 47.) , en se débordant il répandra des miasmes doués encore de force & de fécondité; ils germeront dans un terrain convenable , & la maladie sera naturellement transplantée. Quand même dans cette nouvelle région un seul sujet se trouveroit susceptible d'infection , la maladie qui se développera en lui, deviendra pour son pays un foyer plus voisin & plus fort de contagion.



Ainsi , une fièvre maligne , sortie d'un caveau empuanti , après s'être déployée sur le sujet immédiatement exposé à ses vapeurs , s'est répandue épidémiquement dans toute une ville (32). Quelquefois imitant la peste dans l'étendue & la rapidité de sa marche , la petite vérole a parcouru & occupé presque en même temps , des régions vastes & éloignées : nous l'avons vu cette année , depuis le nord jusqu'au midi de la France , régner presque universellement avec les mêmes caractères , les mêmes accidens , la même malignité. C'étoit par-tout la même cause , qui ne peut être qu'une cause générale , qui semoit & distribuoit par-tout , sur la terre & sur la mer , la même maladie. Plus déliée encore & plus volatile , la semence de la rougeole a été transportée plus loin en moins de temps ; ce germe , aussi mobile que le caractère de la maladie , est inconstant & léger , paroît encore plus susceptible d'être le jouet



des vents ; semblable aux *pappus* de certaines plantes , il voltige dans les airs , il s'y dissipe en entier , la rougeole se terminant toujours par une dessiccation absolue sans évacuation sensible , c'est-à-dire , par l'émission dans l'air de tout ce qui compose l'efflorescence en laquelle l'éruption se résout. Aussi peut-on bien observer que les épidémies de rougeole sont plus rapides , plus étendues que celles de petite vérole <sup>a</sup>. La première & la plus forte impression de cette maladie, porte au gosier , il semble que c'est le siège où l'air en dépose la semence ; comme dans cette épidémie affreuse qui

---

<sup>a</sup> Qui a pu lire, sans horreur , les ravages & les progrès rapides de cette rougeole pourprée , qui désola la France en 1712 , qui enleva les espérances de la nation ; le dauphin , duc de Bourgogne , sa femme , son fils , les princes de Lorraine , freres aînés de l'empereur , & un nombre infini de sujets , soit à Paris , soit dans les provinces , où elle régna dans le même temps & avec le même caractère.



ravagea la France , à peine formée en royaume , l'air en portoit au nez le principe irritant ; le symptôme essentiel , caractéristique , & qui fut regardé comme l'annonce de la mort , étoit l'éternument <sup>a</sup>. La différence dans la volatilité & l'analogie des germes morbifiques , a déjà été reconnue semblable à celle qu'on observe entre les poussières féminales des plantes (15).

L. L'effet des précautions qui ont quelquefois réussi à empêcher les progrès de la contagion de la peste & de la petite vérole , n'infirmes , ni ne détruit le résultat de nos réflexions ; nous l'avons observé plus d'une fois (39. 40. 43) ; l'atmosphère infectée de ces malades a des bornes comme celle d'un charnier , d'un égout , d'un marais ; plusieurs causes

---

<sup>a</sup> D'où sans doute l'usage de faire un souhait à ceux qui éternuent , ou plutôt de les recommander à la bénédiction divine , ainsi qu'on le pratiquoit pour ceux dont l'éternument faisoit juger la mort prochaine.



concourent à étendre ou à resserrer cette atmosphère morbifique (45. 47). Les barrières & les lignes par lesquelles on parvient à éloigner des villes non infectées ces foyers vivans d'émanations qui en corromproient l'air , sont autant approuvées par la saine médecine que par la sage politique ; les ordonnances rigides d'enterrer profondément les morts dans ces temps calamiteux , sont fondées sur l'observation du danger des exhalaisons qui pouvoient s'en élever , portant la double énergie de la maladie & de la mort. Toutes ces attentions sont propres à diminuer la rapidité de la contagion ; elles peuvent même fermer l'entrée d'une ville à la peste toutes les fois que ce fléau ne sera pas parvenu à ce point excessif & rare d'extension & de malignité , qui peut altérer une masse considérable d'air , & que la constitution de l'atmosphère & la disposition des vents ne favoriseront pas la marche & ses progrès : mais si ces circonstances se réunissent (40, 47), por-



tés sur les ailes d'un vent favorable , les miasmes contagieux conservant assez d'ensemble & d'activité, traverseront des bras de mer , parviendront au haut des montagnes , dans les antres les plus retirés , franchiront tous les obstacles & développeront leur féconde énergie sur tous les êtres disposés qui respirent l'élément qui en est imbibé ; les progrès de la peste seront rapides , son extension immense , sa dévastation universelle. Les hommes , les animaux domestiques dans les villes , les troupeaux dans les campagnes , les bêtes fauves dans leurs retraites , les oiseaux perchés , les arbres même seront atteints de ce poison commun , & sentiront les funestes effets d'une cause générale. Mais ces mêmes barrières , ordinairement propres à s'opposer à l'entrée d'un ennemi qui est encore éloigné , deviennent inutiles quand il est déjà dans l'enceinte d'une ville , quand il a déjà occupé plusieurs postes , & augmenté , par une possession multipliée , le



nombre & la force de ses armes ; chaque maison prise devient une nouvelle batterie que sa position peut rendre doublement meurtrière. Les liens & les devoirs de la société , les loix & l'exercice de l'humanité , plus nécessaires dans ces tristes circonstances , rendent impossible la sequestration absolue. Souvent il suffit d'entrer dans une maison (40), pour y contracter la peste ; l'entrée de l'appartement produit un effet plus sûr encore. Les précautions que l'observation , conforme à la raison , a le plus autorisées , sont celles qui agissent sur l'air , qui le dénaturent , le renouvellent , y excitent des commotions violentes & des espèces de révolutions (41). Tels sont les grands feux , sur - tout ceux de plantes aromatiques , les parfums , les décharges d'artillerie , &c. ; mais à l'égard de la petite vérole naturalisée dans nos villes , dans nos campagnes , toujours au milieu de nos foyers , on peut assurer & démontrer que les pré-



cautions , dont le plus grand succès ne feroit que de la retarder , font aussi dangereuses que superflues (57. 60.)

LI. Il est d'autres maladies contagieuses , dans lesquelles les précautions sont essentielles & utiles , ou du moins à l'égard desquelles il est aussi avantageux que facile de se précautionner. On peut & on doit , autant pour la vérité que pour l'utilité publique , noter dans cette classe la phthisie pulmonaire , certaines dyssenteries , & même le scorbut : il est incontestable que l'air sert pour ces maladies d'intermède ou de moyen de communication. Combien de phthisies décidées dans des sujets disposés , dont l'unique cause est l'inspiration habituelle d'un air infecté par les miasmes échappés d'un poulmon ulcéré ; les meubles , les lits , les appartemens qui ont servi à des pulmoniques , restent long-temps empreints des corpuscules empoisonnés qui en sont émanés ; la chaleur ou le mouvement les en détache , les transmet



à l'air , & les fait passer avec lui à l'organe qui est leur siège propre, leur vraie matrice , où la plus légère disposition , sur-tout secondée par la crainte , favorise leur fatale activité. Et rien n'est si naturel , si inévitable que cette infection de l'air , puisqu'il balaie des organes qu'un ulcère rongeur entretient dans une décomposition continuelle ; chaque expiration entraîne une espèce de brouillard purulent. La morve, qui est la même maladie dans les chevaux, n'est pas moins contagieuse , sur-tout quand elle est parvenue au dernier degré : il est connu que pour empêcher l'infection des autres chevaux, non-seulement il faut les tirer de la même écurie , les en éloigner , mais encore qu'on ne peut les y ramener qu'après avoir changé les crèches , décroûté & enduit de nouveau les murs , lavé les pavés , & lorsque la masse totale de l'air a été corrigée par le temps , les vents & les différens parfums. La même affection dans les bêtes à laine, qu'on ap-



pelle gâtées , présente les mêmes phénomènes , les mêmes effets , les mêmes conséquences.

LII. On peut appliquer ces réflexions au scorbut , sur-tout lorsqu'il est parvenu au période où l'intérieur de la bouche , les gencives en putrilage , répandent une puanteur abominable. Cette odeur , ou plutôt , les émanations qui en sont la source , deviennent le germe contagieux de cette maladie , sur-tout quand elles se trouvent resserrées dans des lieux bas & fermés ; leur action est encore plus sûre & plus rapide , lorsqu'il y a un grand entassement de sujets exposés à respirer cet air infecté ; les observations sont si multipliées à tous ces égards , qu'il n'est pas besoin d'autorité pour les étayer. Nos flottes en offrent dans ce moment un exemple sensible ; la petite-vérole , le scorbut , la dysenterie , des fièvres putrides participant de ces maladies , s'y sont répandues au point qu'on a été forcé de débarquer les équipages & de retarder



même des expéditions ordonnées par la gloire & par la justice. Plus les malades ont été éloignés des bords de la mer, & plus leur guérison a été prompte & solide ; & avant de rentrer dans les vaisseaux infectés , on a été obligé de les laver , de les parfumer , *de corriger & de renouveler l'air* par tous les moyens possibles.

LIII. Dans les dyssenteries putrides épidémiques , les excréments des malades exhalent dans l'air des corpuscules , vrais germes réproductifs de la maladie ; ils exercent cette funeste fécondité avec d'autant plus de promptitude & d'énergie , qu'ils sont plus récents & plus rapprochés , & qu'on présente plus immédiatement à leur action les organes qui en sont le siège approprié. C'est ainsi que les dyssenteries naissent quelquefois , & souvent se multiplient dans les camps ; des latrines communes , peu profondes , deviennent en peu de temps un foyer immense de pourriture , d'infection , &



un moyen facile de contagion; on pourroit sans doute prévenir le mal, ou en empêcher les progrès, soit en multipliant les latrines, soit en ordonnant qu'elles fussent souvent couvertes de terre, soit sur-tout en sequestrant les dysentériques, & empêchant que les fosses d'aisance qui leur seroient assignées, ne servissent à d'autres. Il n'est besoin que d'indiquer cet abus, & les moyens d'y obvier à un gouvernement rempli de sagesse & d'humanité, pour exciter son attention bienfaisante. Cette précaution de police générale est recommandée pour le même objet par la Société royale de médecine : *Il faudroit ordonner, prescrit-elle, que les excréments des malades (dysentériques) fussent déposés à part, & séparés des lieux où les gens sains vont rendre les leurs.... Il est important de désinfecter par tous les moyens possibles l'air des chambres, des latrines & des cimetières* <sup>a</sup>. Cette cruelle ma-

<sup>a</sup> Réflexions lues dans une séance le 12 octo-



ladie s'est répandue épidémiquement cette année dans presque tout le nord de la France, sur-tout dans les provinces maritimes; elle a fait de grands ravages en Hollande, dans la Frise, le Brabant, &c. *par-tout elle a été contagieuse*; les provinces de Gueldres & d'Over-Yssel ont été dévastées par des fièvres putrides, également contagieuses. On a généralement attribué la cause des unes & des autres à *l'infection de l'air* par la stagnation des eaux & des rivières presque desséchées *a*.

LIV. Mais si l'air peut répandre la peste, la dyssenterie, la petite vérole, &c., pourquoi ne fera-t-il pas un intermède suffisant pour la communication de la gale, de la vérole, &c.? par la même raison, sans doute, qu'il y a des plantes dont l'air transporte les poussières féminales & les graines fines, déliées, volatiles;

---

bre 1779, & publiées par ordre du gouvernement.

*a* Gazet. de France du 12 novembre.



& que d'autres plantes ont ces agents reproductifs trop fixes , trop inhérens , trop lourds, pour être répandus dans l'air & transportés par les vents ; par la même raison que certains végétaux exhalent dans l'air des parfums qui flattent l'odorat & restaurent le corps , tandis que d'autres remplissent l'air d'émanations qui portent le plus grand dérangement dans l'économie animale (33). Cette variété irrégulière dans les plantes , paroît avoir dans les maladies une distinction plus marquée ; il y a même une forte de raison de cette distinction dans la différence qui se trouve entre les maladies contagieuses , aiguës , & ces mêmes affections chroniques. Dans celles-ci , les germes plus fixes , plus *inertes* , ont besoin d'être excités , exprimés , pompés , pour être introduits dans les corps étrangers ; dans celles-là , ils sont subtilisés , poussés à la peau , chassés au dehors avec les matières perspiratoires, par la fiè-



vre qui les accompagne : semblables à ces atomes que le soleil atténue , volatilise & semble élever avec lui, ces germes deviennent plus susceptibles d'être absorbés & soutenus par l'air. La différence énorme, entre la manière dont ces maladies se répandent, sert à établir cette distinction & à confirmer notre sentiment. Si le germe des unes & des autres avoit la même légèreté, la même aptitude à être accueilli & transporté par l'air, on verroit les mêmes épidémies de grosse que de petite vérole ; les générations attaquées dans leur source , seroient bientôt anéanties. Sans doute la providence qui permet les maux physiques, comme effets inévitables du concours & de l'action des causes générales , a imposé à chaque fléau une marche déterminée & des bornes fixes : elle a voulu que ces affections lentes qui, loin de se détruire, s'envéniment par leur durée, ne pussent se communiquer & se répandre que par un contact immé-



diat; & que celles dont la marche tend nécessairement à la fin , dont la courte existence prépare la cessation , eussent un moyen de reproduction plus facile. Ce sont , aux yeux du suprême architecte , des êtres assujettis à des loix générales & uniformes : mais il résulte évidemment de cette différence de communication , une différence infinie dans la nature du miasme contagieux. Il faut en effet que la cause soit bien différente là où les effets sont si prodigieusement différens .

LV. On peut encore remarquer que les maladies contagieuses propres à être épidémiquement répandues , qui sont toujours dans la classe des maladies aiguës (49) , sont aussi celles qui sont susceptibles d'être communiquées par l'intermède de l'air , le distributeur & le propagateur principal des fléaux épidémiques , & que celles qui n'attaquent que des sujets isolés après une communication immédiate, & une sorte d'expres-



sion marquée , & qui sont de l'espèce chronique , éludent l'action de l'air. Celles-ci engendrées dans les corps par une altération singulière des humeurs , n'ont point tiré de l'air leur origine , elles ne trouvent pas en lui un moyen favorable de communication. La cause primordiale des premières est une infection de l'air (29): leur semence propre & distincte , formée dans le sein de la corruption , a été pompée par l'air , admise dans l'air , & appliquée par l'air aux corps , dans lesquels elle a pu , par une espèce de végétation particulière , développer les symptômes caractéristiques d'une maladie déterminée. Ces mêmes corps ont exhalé dans l'air qui les environnoit des corpuscules exactement les mêmes (35. 40.) que ceux que l'air y avoit introduits ; ils sont devenus une nouvelle source d'infection pour l'air (40), & un moyen de propager par l'intermède de l'air les mêmes maladies dans les individus qui les ont avalé , inspiré



ou absorbé avec l'air qui les renfermoit (49). Cette manière & ce moyen de contagion que présentent les maladies de cette classe , qui sont aiguës & épidémiques , sont beaucoup plus sensibles à l'égard de la petite vérole , parce qu'on a été dans le cas de s'assurer , par un très grand nombre d'observations relatives à cette maladie, qu'il falloit, pour la communiquer à un sujet sain , qu'un agent puissant ou subtil, en insérât le germe sous l'épiderme , ou le portât immédiatement dans des organes qui en fussent dépourvus (14) : & tandis qu'on peut assurer , d'après *un nombre suffisant d'observations, que les maladies contagieuses, aiguës , épidémiques , peuvent se transmettre par l'intermède de l'air* ; il est aussi démontré que les objets d'économie animale en sont susceptibles ; que la *petite vérole ( fortuite ) ne peut se transmettre & ne se transmet en effet que par l'intermède de l'air.*

LVI. C'est pour avoir méconnu ou



négligé cette différence essentielle dans la nature des miasmes contagieux ( 55 ), qu'on a jugé que tous les moyens de contagion étoient les mêmes ; qu'il falloit des foyers solides , pour conserver l'activité des miasmes pestilentiels & vario-liqués , comme pour ceux de la lèpre & de la gale. L'effet , quelquefois heureux, des barrières & des sequestrations ( 41 ), a concouru à faire adopter cette idée , comme si elles n'étoient pas aussi propres à empêcher l'action d'une atmosphère infectée , que celle des matières chargées des germes morbifiques : mais comme il est démontré faux , par plus d'une expérience , que les foyers solides soient toujours des moyens assurés de contagion *a* ; il est également avéré

---

*a* Nous savons certainement que dans la dernière peste de Marseille , on apportoit journellement dans ce pays & à Lyon , des ballots de soie qui venoient de pays très-infectés , sans que la contagion eût été répandue par ce foyer reconnu pour être très-favorable. Nous avons vu



que les barrières & les lignes sont quelquefois des obstacles trop foibles contre sa marche & ses progrès (40), & c'est sur-tout lorsque l'énergie meurtrière est poussée au plus haut point (50), que les foyers solides sont le moins requis, & que les barrières sont le moins puissantes & le moins praticables. La petite vérole est exactement dans la même catégorie. C'est cependant de cette fausse opinion sur l'identité des miasmes contagieux, & sur le succès infailible des précautions, qu'est né le projet d'anéantir la peste & la petite vérole, de la même manière qu'on étoit parvenu à détruire la lèpre : projet flatteur que l'amour de l'humanité a adopté, qu'une éloquence persuasive a répandu, & qui a été trop favorable à l'intérêt public, pour n'être pas

---

& nous voyons encore des fortunes formées de cette contrebande, qui étoit lucrative en proportion du danger que couroient les auteurs, & de celui qu'ils faisoient courir à la société.



pas accueilli par ceux qui , chargés d'y veiller , ont eu le zèle de s'en occuper. Comme ce projet a été le but évident de la question proposée, il paroît nécessaire de le discuter , & d'examiner si, en y souscrivant, l'esprit dupe du cœur , n'a pas écouté plutôt le sentiment que la raison ; trop peu en garde contre les prestiges d'une illusion séduisante. Cette discussion ne peut être étrangère à la question , encore moins à l'esprit qui l'a dicté , & sur-tout à l'utilité publique.

LVII. Supposons , pour un moment , que le germe de la petite vérole ne peut se répandre que lors de sa maturité ; que la petite vérole n'est contagieuse que pendant le période de l'exsiccation ; que l'air qui a pu puiser, dans le limon corrompu du Nil, cette désastreuse semence, est devenu inhabile à la pomper à la surface des corps qui en font un foyer également actif & considérable ; que l'atmosphère d'un varioleux , toute remplie de corpuscules exhalés de son corps ,



avec les transpirations pulmonaire & cutanée , ne contienne aucun atome variolique ; que par conséquent cette atmosphère ne puisse être renforcée , étendue , transportée par aucun mouvement ou disposition de l'air ; qu'il faille enfin que les croûtes, en tombant, s'attachent à un foyer solide , & que de ce foyer solide elles parviennent immédiatement , ou par l'intermède d'un ou plusieurs autres foyers, également solides, aux corps qui doivent être infectés ; suppositions multipliées, dont on peut apprécier ( 42, 55 ) le fondement : il n'en sera pas moins vrai que ces croûtes peuvent se diviser & se divisent réellement en atomes imperceptibles ; que ces atomes , avec la faculté d'être aperçus , ne perdent point la propriété de se reproduire , qu'ils la conservent des années entières ( 16 ), & qu'ils sont susceptibles de s'attacher , de se coller avec tous les corps , d'être transportés avec eux , d'être le jouet des vents avec



une plume , avec un brin de laine ou de crin qui les aura reçu , d'être transportés avec un meuble , pliés dans une lettre , cachés sur des habits. A présent que la petite vérole est naturalisée dans nos foyers , qu'elle occupe toutes les parties de l'Europe , qu'elle nous entoure de toutes parts , on est dans le cas de soupçonner son germe en mille endroits différens , où il attend , pour se développer, des matrices convenables, & des dispositions conformes de l'air & des sujets ( 46 , 47 ).

*a* LVIII. „ En voyant , dans les commencemens, la marche , l'extension & les progrès de la petite vérole , peut-être eût-on pu opposer des barrières , former des lignes , interdire les communications ; mais aujourd'hui de quel côté tendra-t-on les chaînes ? elle ne

---

*a* Extrait de l'écrit intitulé , Question à la Société royale des sciences, &c. à la suite des lettres sur la petite vérole.



désempace presque pas les grandes villes , elle erre par les campagnes , on la trouve à la plus légère distance ; & pour s'y soustraire , ce ne sera point assez de sequestrer les villes , il faudra renfermer les habitans , il faudra poster des gardes sévères & vigilans. Et avec quelle facilité son germe imperceptible , changeant mille fois de siége sans changer de nature , susceptible de s'attacher à différentes matières , ne peut-il pas tromper l'œil des surveillans les plus attentifs ? Si enfin éludant les précautions & les barrières , il parvient à se glisser dans les villes , on doit s'attendre qu'il se déchaînera sur les habitans en vainqueur irrité d'une longue résistance ; plus il aura resté long-temps à y pénétrer , plus les sujets auront avancé en âge , plus les dispositions seront favorables à l'exercice de sa cruauté : perspective affreuse & décourageante ! La société devenant de jour en jour plus communicable , le commerce plus gé-



néral , les voyages plus fréquens , les besoins plus réciproques , le luxe liant davantage toutes les parties , il en résulte un plus grand nombre de voies à la contagion , & d'obstacles aux visites & aux sequestrations. On en doit conclure aussi que cet entassement de précautions , cette multiplicité d'enquêtes & d'examens , seroient aussi gênans que superflus & impraticables ; la société entière se récrie contre la quantité innombrable de gardes qu'il faudroit tirer de son sein pour garnir les avenues des villes , & pour en séparer les quartiers , contre cet état continuel de défense qu'on lui impose , qui entraîne la crainte & l'inquiétude , contre les obstacles qu'elle trouveroit à la satisfaction de ses besoins & de ses goûts. Le commerce déjà trop gêné , auroit à se plaindre des nouvelles entraves que donneroient les quarantaines , les purifications , &c. arbitrairement décernées contre les marchandises , les animaux & les



conducteurs ; & quand même des gardes insolens , portant la main sur ces voiles , sous lesquels se cachent la pudeur & la beauté , parviendroient sûrement à reconnoître un varioleux , pourront-ils distinguer & feront-ils autorisés à arrêter le médecin qui l'aura visité , les gardes qui l'auront soigné , des amis qui auront été lui porter , dans ces temps de peine & d'alarme , les douces consolations de la société ? Tout ce qui aura servi à un varioleux , fera-t-il marqué d'une empreinte de bureau , pour être soumis à des visites & repouffé avec sévérité ? Une plume échappée de son oreiller ne pourra-t-elle pas passer au dessus des barrières , chargée du germe redouté ; & sur combien de foyers solides ne peut-il pas être transporté , à l'insu même de ceux qui le promènent , & éludant , à plus forte raison , les yeux perçans de ces nouveaux argus des barrières ? Que de sujets d'examens & de visites ! que de portes ouvertes à la fraude !



à la surprise & même à l'erreur involontaire ! & de quelle considération n'est pas sur-tout cette fatale perspective , nous ne saurions trop le répéter , que la petite vérole devenue , dans notre manière d'être actuelle , une maladie nécessaire , fera payer bien cher si elle réussit enfin à pénétrer les soins qu'on aura pris pour l'en empêcher !

LIX. Pour remplir le même objet & parer à une partie de ces inconvéniens (58) , on propose encore d'isoler les malades , de les fermer dans des chambres séparées , de leur interdire le maniment de tout meuble , de sequestrer ceux qui les servent , de livrer aux flammes ce qui leur a servi. Mais combien ces sublimes spéculations perdent de leur mérite quand on les soumet à la pratique ! Pourra-t-on exiger de la partie la plus considérable des individus , cette multiplicité d'appartemens , cet appareil de paravens & de barrières , les soins exclusifs d'une garde , &c. ?



Une mère qui garde son enfant , restreinte à cet unique travail , aura-t-elle des pourvoyeurs pour aller au marché chercher sa subsistance , des cuisiniers pour préparer les alimens de sa famille ? Se séparera-t-elle d'un mari à qui elle est nécessaire , de ses autres enfans à qui elle doit ses soins , ou les entraînera-t-elle dans les arrêts & l'inaction qu'elle s'impose ? Hélas ! la même pièce & souvent le même lit renferme un ménage nombreux ; le plus rigoureux nécessaire est le fruit de la sueur & le prix d'un travail journalier. La combustion de ce qui auroit servi à un malade , emporteroit pour plusieurs la perte irréparable de tout ce qu'il y a de linge & de meubles dans une maison ; & ce malheureux variolé , qui n'a d'autre endroit pour aller prendre l'air que la rue , sera contraint de vivre dans une atmosphère infecte , tandis que la nature l'en chasse par la voix du plaisir & du bien être.

L'établissement d'un hôpital où tous



les variolés feroient obligés de se faire transporter avec précaution , paroîtroit, d'après ces principes (57) , plus propre à couper le cours de la contagion ; il feroit même praticable si cette contrainte n'étoit pour une partie intéressante de la société , un joug déplaisant & insupportable , & si à ce mal moral ne se joignoit l'inconvénient physique, plus grand, d'augmenter , par l'entassement des malades , l'activité de la maladie. La fuite qu'on a regardée comme le *parti le plus sûr & le plus prudent* , est-elle praticable pour tout le monde , ou plutôt n'est-elle pas impossible à presque tout le monde ? » Elle a sans doute pu soustraire quelques personnes à la contagion de la peste , quand elle a eu lieu à bonne heure dans des contrées fort éloignées , & qu'elle a duré long-temps ; *citò* , *longè* , *tardè* ; mais ordinairement , & sur-tout pour la petite vérole , elle semble en favoriser l'invasion , soit que la crainte , le changement d'air ou la fatigue du



voyage , occasionnent une révolution qui facilite le développement & l'action des miasmes déjà reçus ».

LX. Ces réflexions (57, 59) ne sont rien moins que contraires aux réglemens relatifs à l'inoculation , par lesquels on relègue hors des villes & des fauxbourgs l'insertion volontaire de la petite vérole ; réglemens qui seroient dénués de motifs , de fondement & d'utilité , si l'air n'étoit pas propre à pomper la contagion sur le corps des inoculés & à la répandre , parce qu'il seroit fort aisé de sequestrer le malade & ceux qui le servent , sans qu'il eût à réclamer contre cette contrainte qui lui seroit libre , & qu'on pourroit aussi garder exactement, même au milieu des villes , une ou plusieurs maisons uniquement consacrées à cette opération ; & il seroit juste de prendre ces précautions , parce qu'il ne faut pas , pour ménager une maladie plus légère à un individu , risquer d'en donner une meurtrière à mille sujets



qui n'y sont point préparés , qui ont souvent des dispositions contraires , ou enfin qui n'ont pas la volonté de la contracter. Maîtres de la cause , il est au pouvoir des inoculateurs de l'éloigner , & la loi qui les y force, est sage sans être dure. Mais lorsque la petite vérole est épidémiquement répandue , vouloir la concentrer par des barrières ou des sequestrations , c'est une tentative chimérique , une prétention peu réfléchie , un projet dangereux , même dans le cas où les suppositions (57) auroient autant de fondement qu'elles en ont peu. Mais que fera-ce si l'air , véhicule ordinaire des miasmes contagieux qui sont nés de la corruption ( 27, 32 ) , distributeur & propagateur des fléaux épidémiques, a pu pomper sur les corps affectés les germes morbifiques (34, 35, 40), s'il a pu les appliquer , si la semence variolique en particulier n'a pu pénétrer les corps sans son intermède (55). Quand même la question ne seroit qu'indécise,



peut-on établir des réglemens de police pénibles , assujettissans ; faire des loix qui soumettent , je ne dis pas la croyance , mais les démarches du public, en exposant les infracteurs à des peines, sur la base fragile d'une hypothèse médicale ? Vain jeu d'une imagination préoccupée !

Ames sensibles , magistrats zélés que l'amour du bien public peut avoir entraînés avec trop de précipitation à des démarches inconfidérées , voyez quel en est le caduque fondement (57) ; quelles seroient la gêne , les difficultés , pour ne pas dire l'impossibilité de vos précautions (57, 58) ; mais sur-tout considérez quel en seroit l'horrible succès ? Si vous avez pu, pendant un temps, dérober votre ville à la contagion de la petite vérole , si vous êtes parvenus à laisser croître une génération entière à l'abri de ce fléau <sup>a</sup> , s'il vient enfin à y

---

<sup>a</sup> Je conseillerois encore moins à une ville qu'à un enfant de fuir la petite vérole.



pénétrer , ce qui est tôt ou tard inévitable , attendu la ténuité , la finesse du germe , son aptitude à être transporté sur toutes sortes de matières , & à passer inaperçu , mais toujours actif & fécond , par mille voies inconnues , sans compter la facilité d'être voituré par l'air ; ce sera dans une année de malignité , ce sera sous une constitution délétère ; les miasmes alors sont plus abondans , plus actifs , plus sûrs dans leurs effets , les corps mieux disposés ; la plus légère étincelle produira un vaste incendie (47). Voyez ce fléau , semblable à un ressort trop long-temps contenu , qui se débonde avec plus d'effort , proportionner ses ravages à l'intervalle qu'il aura resté sans agir ; un plus grand nombre de victimes s'offriront à ses coups ; mais ce ne seront plus seulement de tendres victimes que leur foiblesse soustrait au danger , que leur peu d'influence dans la société rend moins précieuses ; ce ne seront pas de foibles



roseaux qui plient impunément sous l'orage , mais des arbres élevés & utiles , qui seront plus sûrement abattus & déracinés ; la beauté développée sera détruite ; la jeune épouse sera frappée , & l'enfant qu'elle porte expirera avec elle ou naîtra imbécille & défiguré ; les sources du lait dans la nourrice seront étanchées ou altérées ; le citoyen utile , le pere de famille , les soutiens , les ornemens de la société seront attaqués , exposés aux dangers les plus pressants , enlevés à leurs devoirs & au service de la patrie ; l'alarme sera maintenue avec raison ; la crainte augmentera les ravages du fléau devenu plus destructeur ; tous les inconvéniens physiques & moraux seront réunis.

Bornons-nous , d'après des considérations plus sûres & plus sages , à adoucir , par un traitement convenable , ce qui peut rester de malignité à la petite vérole. Que l'autorité favorise les efforts des médecins éclairés , qui proscrivent



la méthode échauffante , cent fois plus meurtrière que la maladie elle-même. Il est au pouvoir de l'art de séparer des causes très-multipliées de danger, indépendantes de sa nature & d'affoiblir l'énergie de celles qui lui sont propres; il est au pouvoir de l'art de la fixer sur des jeunes sujets, chez qui le mal physique est moins cruel , chez qui l'affection morale qui l'aggrave & le complique de tant de façons , a moins d'empire , dont la perte même est moins importante à la société. L'inoculation qui peut choisir , de la part du sujet qui fournit le germe (45) , de celui qui le reçoit (47), de l'air (46) & des circonstances , tout ce qui peut rendre sa végétation paisible & modérée, concourra prodigieusement à l'adoucir ; il n'est pas jusques aux épizooties analogues , dont on ne soit parvenu, par cette méthode, à affoiblir le génie destructeur *a*. Quand même

---

*a* » On mande dans ce moment que l'épizootie qui ravageoit le Seeland , les îles de Funen,



il nous seroit possible d'anéantir la petite vérole , peut-être seroit-il plus prudent & plus politique de la laisser subsister après l'avoir éternuée , que de s'exposer à la fureur d'un fléau nouveau & méconnu : on ne peut savoir quelle vapeur empoisonnée est en réserve dans le grand atelier de la nature ou dans les décrets impénétrables de la providence, pour le remplacer. Soit que ces poisons meurtriers se métamorphosent les uns dans les autres , soit qu'ils nuisent à leur activité mutuelle , nous les voyons réciproquement s'exclure & se succéder. Comme tous les autres êtres, ils ont leur course limitée , leur accroissement , leur décadence , leur mort , & sans doute aussi une fatale reproduction.

---

» de Falster, de Laland , d'Arroë , a disparu  
 » entièrement ; & l'on voit , d'après le tableau  
 » des bêtes inoculées , combien l'inoculation a  
 » contribué à faire cesser ce fléau », *Gazett. de France* du 12 novembre 1779.

F I N.



